

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

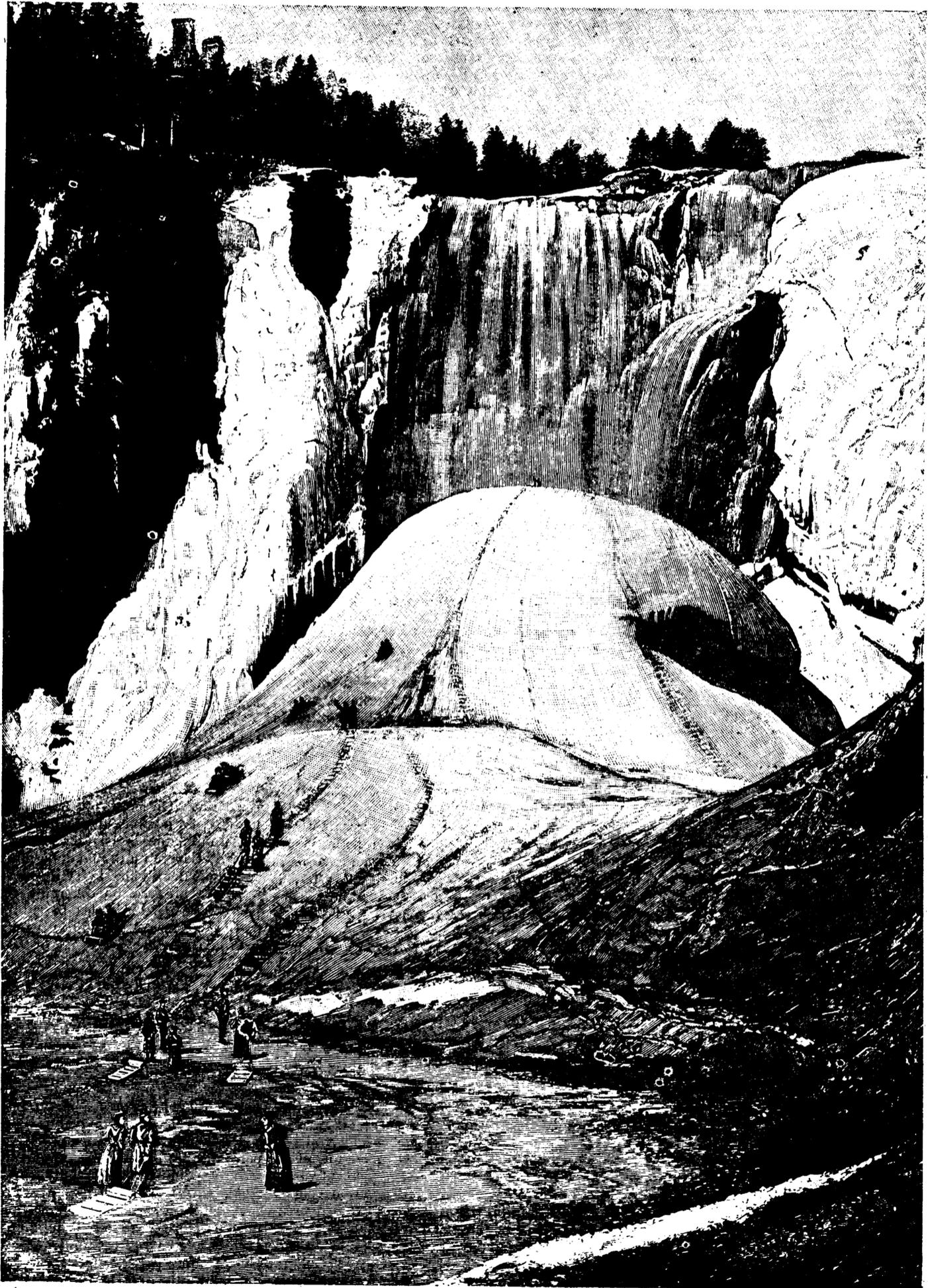
in an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 461 — SAMEDI, 4 MARS 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



QUÉBEC — LA CHUTE MONTMORENCY : LE "PAIN DE SUCRE"

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 MARS 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E. — Poésie : Préluder, par Marie-Edoïard Lenoir. — Causerie scientifique : Les comètes, par Ch. Valeur. — Nos gravures, par Jules Saint-Elme. — Le général Loizillon. — Poésie : Amour divin, par Albert Ferland. — Nouvelle inédite : Les héros ignorés, par Lucien de Rivarollas. — Légende : Les trois frères, par Xavier Marmier. — Loin des sources, par Laurent. — Notes et faits : Reliure en peau humaine ; Aux jeunes filles ; Une maison en aluminium. — Nouvelles à la main. — Choses et au res. — Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary. — Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES. — Québec : La chute Montmorency et le "Pain de Sucre." — En Egypte : 1. Mosquée de Saïla Zeynab ; 2. Sur les rives du Nil ; 3. Femme arabe à Genzerah. — Le bal de l'Opéra à Paris : Démosquées. — L'incendie du 20 février : Vue des ruines à l'encoignure des rues du Collège et St-Henry. — Portrait du capt. Prévost. — Gravures des feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

NOS PRIMES

LE CENT-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 4 MARS, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

ENTRE-NOUS

— Et le quatre pour cent ?
— Quelles nouvelles du quatre pour cent ?
— La Chambre a-t-elle adopté le quatre pour cent ?

— C'est fini, le quatre pour cent est passé !
Ce que nous en avons entendu parler, du quatre pour cent !

Ces mots étaient dans toutes les bouches, chacun avait son opinion, les uns pour, les autres contre le quatre pour cent, mais mes finances ne me permettant pas de m'occuper de questions de Bourse, cela me laissait assez froid, quand, un beau matin, j'appris que le quatre pour cent était une bonne affaire pour le Parc Sohmer.

Quatre pour cent, Parc Sohmer, quel diable de rapport pouvait-il exister entre ces deux valeurs ?
Je le sais, nous le savons maintenant.

Le quatre pour cent n'est pas une valeur de l'état ou de la Bourse, il ne s'agit pas d'emprunt, d'obligations, ni d'actions, le quatre pour cent est du lager-beer !!

* * C'est toujours la question de tempérance et

d'intempérance. Définir où, quand, comment et pour combien, on peut vendre et boire un liquide quelconque.

Cette question varie d'importance suivant les mœurs et les habitudes des peuples, les différences de climats et les besoins du trésor.

Les boissons se divisent généralement en cinq classes :

Boissons aqueuses, ex. : Eau.

Boissons fermentées, ex. : Cidre, bière, poiré, épinette, etc.

Boissons alcooliques, ex. : Alcool, eau-de-vie, cognac, gin, whiskey, etc.

Boissons sucrées, ex. : Boissons faites avec des fruits, mais non fermentées.

Boissons aromatiques, ex. : Thé, café, etc.

Ces cinq classes se réduisent légalement à deux : boissons enivrantes et boissons non enivrantes.

Or, le but de nombre de personnes est de faire admettre comme boisson non enivrante ou boisson de tempérance, la bière ne contenant pas plus de quatre pour cent d'alcool.

C'est là l'explication du fameux quatre pour cent, dont on nous assourdissait les oreilles depuis quinze jours, et le parc Sohmer étant le lieu de récréation le plus suivi de tout le Canada, on comprend l'intérêt que peuvent avoir ses propriétaires à l'adoption d'une loi qui leur permettrait de vendre cette boisson de tempérance, le dimanche, jour du Seigneur.

Je ne sais ce qui en adviendra, mais si cela peut servir la cause de la tempérance honnête, bien comprise, non prohibitive, et diminuer la consommation des poisons fabriqués dans Ontario, personne ne s'en plaindra, sauf les percepteurs du revenu, peut-être.

On dit aussi que les droits sur les vins français vont beaucoup diminuer, par suite d'un nouveau traité de commerce franco-canadien.

Tant mieux encore, si nous pouvons boire du vin à bon marché et si ce généreux jus de la vigne peut éclaircir les cerveaux, nous donner la gaieté d'esprit, surtout le bon sens, le sens droit de nos cousins d'outre-mer.

* * Il est encore une autre question commune à bien des pays, celle de la corruption en matières publiques.

L'affaire de Panama donne un regain d'actualité à ce problème, de savoir qui est le plus coupable du corrupteur ou des corrompus ?

Un journaliste de Paris s'est décidé à consulter à ce sujet un religieux, le R. P. Feuillette, qui est très en renom en ce moment dans la capitale du pays des lettres, des sciences et des arts.

Le récit de cette entrevue est des plus intéressants, et voici en quels termes le donne l'auteur, M. Hara.

Il est au couvent des capucins.

.....
"Le long couloir sur lequel s'ouvrent les portes des logettes où les révérends accueillent leurs ouailles, était obscur, ainsi que les logettes, et quand j'entrai dans celle du Père Feuillette, j'eus grand-peine à rencontrer la chaise qu'il me proposa.

"— Mon Père, dis-je à la forme toute blanche que j'entrevois très confusément devant moi, c'est une consultation que je demande.

"— Parlez, dit le P. Feuillette.

"— Voici : Peut-on répondre rigoureusement par un oui ou par un non à cette question : *Le corrompu est-il moins coupable que le corrupteur ?*

"— Non, fit avec sûreté le P. Feuillette, on ne peut pas répondre par un oui ou par un non à cette question.

"— Mon Père, pourquoi, s'il vous plaît ?

"— Parce que tout, dans un cas, dépend des circonstances et des mobiles. Or, pour un même cas, les circonstances et les mobiles peuvent varier à l'infini, et il faut, pour la condamnation comme pour l'absolution, un très minutieux examen préalable de ces circonstances et de ces mobiles.

"— Mais, dans le cas du corrupteur et du corrompu ?

"— Il peut avoir, comme d'autres cas, mille et une faces, et je ne puis vous dire ma pensée, vous donner mon opinion, que si vous êtes à même de

me dire : " Mon Père, c'est cette face de cas que je vous prie d'examiner et aucune de ses mille autres faces." Ainsi, le corrompu peut être, dans bien des circonstances, beaucoup moins coupable que le corrupteur, comme dans d'autres circonstances il peut l'être davantage. Si le corrupteur disposait sur lui, d'un particulier ascendant, le corrompu, est moins responsable. Quelquefois, le corrompu a été menacé dans sa situation, dans sa famille ; bref, il a obéi à une pression qu'il n'a pu vaincre ; et sa faute est moins grande que celle de son corrupteur. D'autres fois... Mais, que vous dirai-je ? Il faudrait spécifier.

"— Eh bien ! mais, Père, je spécifiais. Si à l'écart que vous viviez, il n'est point possible que vous n'ayez eu vent des scandales qui...

" Dans le noir, la large manche blanche du domino s'éleva, palpita, comme pour une protestation. Je coupai court au préambule et, nettement, je posai de nouveau ma question.

"— Vous m'avez compris, mon Père. Eh bien ! dans ce cas bien spécifié, dites-moi si le corrompu est moins coupable que le corrupteur.

" La manche blanche retomba dans l'ombre et, d'une voix grave, le R. P. Feuillette, dont je ne pouvais distinguer le visage parla :

"— Dans ce cas, pas de doute : le corrompu est plus coupable que le corrupteur. Le député est un souverain, ou, du moins, il dispose d'une part de souveraineté ; il est investi d'un mandat qui s'appuie sur la confiance publique, il n'a pas le droit de trafiquer de ce mandat. S'il en trafique, il commet un crime, et son crime est plus considérable que celui qu'a commis l'homme qui l'a corrompu.

" Le R. P. Feuillette s'était dressé. Je le quittai sans pouvoir emporter de lui d'autre impression que celle de sa grande taille et de la gravité douce de sa voix...

L'opinion du P. Feuillette me semble excellente, claire, nette, et mérite d'être répandue partout.

On ne sait pas ce qui peut arriver, même dans un pays aussi vertueux et incorruptible que le nôtre !

* * Crimes et vertus ont acquis leurs lettres de naturalisation, partout, les premiers, malheureusement ; les secondes — oh ! les secondes — se réfugient là où on les accueille, sans distinction de race ou de religion, heureuses quand elles peuvent sortir, un moment, en plein jour ou dans les ombres de la nuit.

Voici, sans phrases, un épisode de misère et de charité, qui s'est passé à Paris :

Il y a de cela quinze jours, trois semaines peut-être, des cris " au secours " se firent entendre, vers trois heures du matin, d'un quatrième étage, rue Pajol. On monta et l'on vit étendus sur un matelas, un homme, une femme et deux enfants.

Au milieu de la chambre, un réchaud était allumé. Encore un drame de la misère !

Depuis deux jours, la famille n'avait pas mangé ; le père avait écrit de différents côtés, pas de réponse ! De désespoir, les parents avaient résolu de se soustraire à la souffrance, eux et leurs pauvres petits.

Heureusement, le garçon s'était réveillé, croyant à un incendie et avait appelé au secours.

Un médecin ne tarda pas à venir et donna les premiers soins à la famille, qui est hors de danger.

Vers huit heures du matin, arrivait par la poste un secours du baron de Rothschild !

* * Et puis, après ?

Après, voici ce que je déduis de ce fait.

Un homme réduit à la misère noire écrit aux personnes les plus en vue, afin d'obtenir quelques secours, pour sa famille qui meurt de faim et de froid.

A qui a-t-il écrit ? Je l'ignore, mais je constate une chose, c'est que le seul qui ait répondu est un Juif, et que ce Juif est un de ceux qui ont été le plus attaqués par les antisémites.

On dira que dans la même journée il a peut-être ruiné dix familles, mais ce n'est qu'une simple supposition peu charitable, et je trouve qu'il vaut

mieux reconnaître le bienfait que le mal hypothétique.

Les sectaires ont rarement raison.

* * Une bonne nouvelle qui fera plaisir aux Montréalais, aux Québécois, et à tous les Canadiens qui ont connu le brave marin dont je vais parler.

Le contre-amiral Cavelier de Cuverville, qui commandait l'escadre de l'Atlantique Nord, en 1891, vient d'être nommé vice-amiral.

Le gouvernement de la République Française a reconnu les mérites de ce marin, doublé d'un savant, et s'est fait un devoir de lui offrir la place qui lui était due par ses splendides états de service et sa valeur intrinsèque.

J'ai eu l'honneur et le plaisir d'avoir des relations — moi, pauvre rond de cuir et journaliste d'occasion — avec cet excellent homme qui a, en politique, des opinions diamétralement opposées aux miennes, mais nous étions en communion d'idées sur tant d'autres terrains, qu'il en est résulté une grande admiration pour lui, de mon côté, et, je l'espère, un peu de sympathie, pour moi, du sien.

Eh ! qu'importe que l'un soit royaliste et l'autre républicain, si, fidèles au devoir tous deux, ils vont leur chemin ; car je ne crois pas que Dieu fasse plus tard une grande différence entre deux honnêtes gens, qu'ils aiment l'ancien drapeau blanc ou le nouveau drapeau tricolore.

Tous deux ont leurs gloires et leurs états de service.

Amiral, les trente mille lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de la Nouvelle-France vous prient d'agréer l'expression de leur plus profond respect et leurs félicitations sincères.

Puissiez-vous, un jour, revenir sur les rives du Saint-Laurent qui a reflété avec tant de joie le pavillon de votre navire !

* * Tous ceux qui sont allés à bord de la *Naiade*, il y a deux ans, se rappellent que l'amiral de Cuverville aimait à parler du Dahomey, où il avait fait le coup de feu, prélude de la conquête effective par le général Dodds.

A ce propos, il nous arrive un rapport d'un singulier incident qui vient de signaler le départ de M. Ballot, gouverneur de cette colonie noire de la France.

« Le général Dodds ayant voulu lui faire la conduite de Porto-Novo à Kotonou, où se trouvait le paquebot, le roi Tofa manifesta l'intention de faire de même pour reconnaître les services éminents de l'homme qui a été l'un des principaux artisans dans l'œuvre française au Dahomey, en 1892. Mais se rendre à Kotonou, c'était aller voir la mer, et la "loi fétiche," la même à Porto-Novo qu'à Abomey, le défend absolument. Aussi les grands de la cour manifestaient-ils beaucoup d'appréhension, presque de l'opposition.

« — Bah ! dit le roi Tofa, nous voyons tant de changement qu'un de plus ou un de moins !... »

« Quand même, il était un peu impressionné ; mais il se disait que ce serait vite fait. D'ailleurs, ses grands l'accompagnaient ; mais les féticheurs ne se privaient pas de dire qu'il arriverait malheur... »

« On s'embarque sur l'*Opale*, on arrive à la résidence de Kotonou, et le général Dodds reçoit les principaux officiers à sa table, ainsi que M. Victor Ballot, naturellement. C'est à l'issue du repas que ce dernier doit s'embarquer. On va le conduire sur le wharf et, du même coup, voir la mer, dont un pli du terrain a jusqu'ici masqué la vue. Il est trois heures du soir. Le mois de janvier, comme on le sait, est entièrement sec, au Bénin. Il n'avait pas plu depuis quarante jours, pas le moindre grain n'était venu obscurcir la sérénité du ciel, et la matinée avait été telle que les précédentes. On sort de table, on assemble le cortège, et soudain le ciel se couvre sur la mer.

« On se dirige vers le wharf, et bientôt on approche de la plage. A ce moment, un grain orageux monte rapidement du sud et obscurcit le soleil. Puis, dès que le roi Tofa met les pieds sur le wharf, un éclair strident fend la nue, le tonnerre éclate, et la foudre tombe à 500 mètres, sur

les navires de guerre mouillés aux bords. A ce phénomène, les Tofanis se jette la face contre terre, et les féticheurs triomphent : " Vous voyez ! " s'écrient-ils :... car les éclairs se succèdent et le tonnerre fait tapage

« Bien que le général et le lieutenant gouverneur soient souriants, le roi se prend soudain à hésiter, et un temps d'arrêt se produit dans sa marche : quand la situation est sauvée, pas un mot. L'officier de marine, directeur du port, avait été présenté au roi, chez le général, et avait précédé le cortège pour s'assurer que le wharf était bien dégagé. Il revenait à ce moment de l'extrémité de l'appartement, et, faisant un grand salut au roi :

« — L'Océan salue votre première visite, sire ? »

« — Oui, ajoute le général, nos bâtiments de guerre, sur rade, ont passé la main aux nuages, dont l'artillerie est plus forte.

« — Vous croyez ? dit le roi, par un interprète ; alors, c'est que le Ciel est content !... »

« Et, comme pour vérifier ces paroles, un instant ne s'était pas écoulé que le soleil reparaisait, la mer redevenait bleue, et tout souriait de nouveau aux alentours.

« Jamais, de mémoire d'assistants, au moins, orage n'avait surgi dans cette saison, jamais météore de ce genre n'avait été plus subit, plus fort et plus court tout ensemble.

« Singulière coïncidence, à coup, sûr ! »

* * Les marchands de nouveautés et les couturiers des différentes villes du Canada sont bien en peine.

L'étrange nouvelle qui nous est venue de l'autre côté de l'Atlantique est, en effet, de nature à les empêcher de dormir.

Cette nouvelle est une question, celle de savoir si la crinoline va revenir à la mode ou non.

On en parle beaucoup en Europe, on s'agite en Amérique, et déjà des ligues sont formées pour protester contre le renouveau qui menace de nous envahir.

Les raisons d'hygiène, de bon goût, de morale, sont alléguées, et il n'est pas jusqu'à certaines compagnies de chars urbains qui donnent leurs avis, en disant que cette mode les forcerait à élever leurs prix ; la crinoline devant payer pour deux places, au moins.

Que de conséquences entraîne une jupe plus ou moins grande !

* * Le mot de la fin n'est pas de nous ; il n'en est que meilleur.

Presbytère de campagne :

— Monsieur le curé, dit la servante, vous avez perdu un bouton, et je n'en ai pas pour le remplacer ; pouvez-vous m'en donner un autre ?

— Pas maintenant ! après la quête ; j'en trouve toujours au moins un dans mon aumônière.

Jules Saint-E.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Tout le monde catholique est dans l'allégresse à l'occasion du jubilé des noces d'or épiscopales de Léon XIII, N. T. S. P. le pape, glorieusement régnant. LE MONDE ILLUSTRÉ entre de tout cœur, dans le concert de louanges et de filiales affections qu'offre la chrétienté ravie à son Pontife Souverain.

A JOACHIMO PECCI, l'enfant prédestiné de Carpinetto, 2 mars 1810 ; au prêtre, du 23 décembre 1837 ; à l'archevêque titulaire de Damiette, du 17 janvier 1843, évêque de Pérouse, le 13 janvier 1846 ; au cardinal, du 19 décembre 1853 ; au pape — *Lumen in celo* ! — successeur de Pierre et de Pie IX, d'immortelle mémoire, depuis le 20 février 1878, le Canada catholique et français, par la voix du MONDE ILLUSTRÉ, offre ses sincères, respectueux et dévoués hommages !

A un prochain numéro, des gravures qui rappelleront longtemps ces fêtes solennelles et mémorables.

* *

Splendide conférence, à Notre-Dame de Montréal, dimanche, le 25 février dernier. Le Révérend Père Plessis, avec cette richesse de couleur qu'on lui connaît, a fait la peinture et montré le contraste de "l'idéal évangélique" et de "l'idéal humain" des chefs de gouvernement. Il a fait voir, à ses auditeurs charmés, les dépositaires du pouvoir établis à la tête du peuple "pour le servir," d'après le principe absolu du premier idéal, et non pas "pour s'en servir" selon les sophismes du second. Plus que tout le reste encore, peut-être, sa péroraison a été grandiose, lorsqu'il a évoqué la grande et belle figure du docteur Louis Windhorst, le chef défunt du Centre Catholique allemand, pour trouver un digne modèle à proposer aux chefs de gouvernement qui veulent être et rester sincèrement chrétiens et catholiques.

Ces conférences de Notre-Dame, où la doctrine exposée est si pure et nette, ne peuvent manquer d'avoir le meilleur effet pour la réforme des mœurs publiques dans notre jeune société encore en formation et qui déjà, pourtant, a besoin de réforme.

* *

L'autre soir, au cercle Ville-Marie, séance démipublique, des mieux réussies. Auditoire de choix, composé, outre les membres en très grand nombre, de plusieurs jolies et intelligentes dames de la haute société canadienne-française, et de quelques vieux amateurs des lettres. Programme à l'avenant : lecture par le révérend M. Bédard, P.S.S., directeur du cercle, sur : "Les livres défendus," pleine de sens et d'intérêt pratique ; récitations par M. J. M. A. Denault, E. E. D. : *Un voyageur canadien devant le Colysée*, poésie de l'honorable juge A. B. Routhier, et l'exquise pièce de Gustave Nadaud, *Si la Garonne avait voulu !...* S'ajoutait à cela la suite d'une importante discussion entreprise à la précédente réunion : "de l'utilité comparée des classiques grecs et latins et des études pratiques modernes, pour l'instruction supérieure." Prirent la parole sur cet important sujet MM. Perron, Tétreau, Monette, Robillard et Denault, E. E. D., Bailey, du *Petit Figaro* et le révérend M. Bédard. Un peu avant onze heures la jeune académie levait sa séance, ayant heureusement mêlé, depuis deux heures et plus, l'utilité à l'agréable.

* *

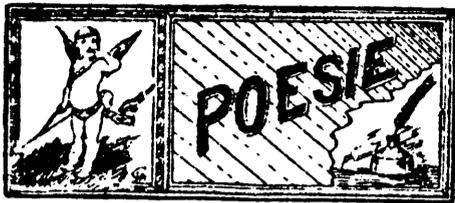
PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Jules Lanos*, Pointe de l'Eglise, Nouvelle-Ecosse. — Entendu. Bientôt votre article ; et dans la suite, plus amples explications. Merci du dernier envoi, prose et poésie.

Pedro, St-Liboire. — Assurément, je m'en suis fait un plaisir : et vous pouvez juger du succès !... Très originale et surtout bien "pratique," cette idée ; tous mes compliments. Mais, vous savez, courage, bon espoir et, encore plus, persévérance !

M. Régis Roy, Ottawa. — Merci de l'envoi ; et vous constaterez, n'est-ce pas ? que nous nous efforçons de rendre justice à votre activité constante. C'est que, aussi, vous avez bien le genre pour convenir à notre programme et intéresser nos nombreux lecteurs. Si toutes nos plumes canadiennes, jeunes, ~~mais~~ jeunes ou vieilles — mais "les jeunes" surtout — s'exerçaient ainsi à traiter, sous la forme historique ou fictive, des sujets d'intérêt local, des questions nationales, bien qu'à des degrés divers d'importance et d'opportunité, de combien de belles pages LE MONDE ILLUSTRÉ ne pourrait-il point s'enrichir, à même le crû du pays !

Vos pressentiments ne vous ont point trompés. C'est bien un seul et même personnage, sous les deux noms que vous me mentionnez. Toutefois, l'un de ces noms devra disparaître avant longtemps, je crains, disparaissant la scène où il s'exhibait exclusivement ; et cette catastrophe, hélas ! menace de se produire à courte échéance.

JULES SAINT-E.



PRÉLUDER

Ne précipitez pas le dénoûment suprême
Par une folle hâte indigne de l'amour :
Si l'artisan finit son travail en un jour,
L'artiste met sa vie au chef-d'œuvre qu'il aime.

L'amant risque, en poussant les choses à l'extrême,
De perdre le bonheur convoité sans retour :
Tout est dit quand les sens parlent avant leur tour :
Sans l'avoir achevé, c'est clore le poème.

Le prélude est exquis pour un cœur bien aimant,
Plus il dure, plus il grandit le sentiment ;
Il le prolonge, il le centuple, il l'éternise.

Par lui la passion bientôt se divinise :
Préluder fait toucher à la félicité
Qu'on atteint rarement par la réalité.

MARIE-EDOUARD LENOIR.

(Inédit, extrait de la 4e série des Poèmes du Cœur.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LES COMÈTES



Un comète de l'automne dernier a causé une telle panique à quelques personnes, principalement sur notre continent, qu'il paraît utile de fixer une fois pour toutes, l'influence de ces astres sur notre planète terrestre.

Définissons d'abord leur nature.

Les comètes, d'un mot grec signifiant chevelures ou astres chevelus, sont des astres de forme bizarre, qu'il est impossible de confondre avec les planètes ou avec les étoiles, car celles-ci sont des points lumineux tandis que les comètes sont de véritables masses lumineuses, sous la forme générale d'un noyau entouré d'une énorme chevelure et suivi d'une immense queue ; mais tantôt la chevelure manque ; c'est la traînée lumineuse qu'on appelle la queue qui ne manque presque jamais.

Ces astres apparaissent tout à coup dans le ciel, déjouant pour la plupart les calculs des savants, dans des directions tout à fait arbitraires, marchant, les uns dans un sens, les autres, dans un autre. La dénomination d'astres errants leur conviendrait bien mieux qu'aux planètes. Sur cinq cents et quelques comètes observées, il n'en est que huit ou neuf dont on connaisse bien la marche.

On voit les étoiles à travers la queue, la chevelure et même le noyau d'une comète, et son apparence change souvent d'une manière tout à fait capricieuse, ce qui prouve jusqu'à l'évidence qu'une comète est une masse gazeuse excessivement peu dense (peu compacte) dont le choc, par conséquent, ne pourrait en aucune manière détruire l'équilibre d'une planète et des objets qui s'y trouvent, encore bien moins la briser. Cependant, ceux qui craignent la fin du monde à la suite d'un de ces chocs, pourraient avoir raison, si ce choc était probable. La science ne connaît, en effet, qu'un fluide, l'air, mélange de deux gaz (azote et oxygène), qui puisse entretenir la vie chez les êtres animés, mais nous en connaissons beaucoup d'autres qui sont des poisons ; il est donc possible que la masse gazeuse d'une comète, mélangée avec notre atmosphère, empoisonnât les animaux et les hommes, à moins pourtant que ce ne fût un gaz bienfaisant qui prolongeât notre existence comme celle des patriarches bibliques. Mais si on examine l'étendue des régions que peuvent parcourir les comètes, le nombre de ces comètes et la petitesse de la terre qui n'est qu'un grain de sable dans l'univers, si on examine ces conditions, disons-nous, on trouvera

qu'il est bien plus probable qu'un voyageur, faisant une fois le tour de la terre, mettra le pied sur un grain de sable désigné par d'autres et inconnu de lui, qu'il n'est probable qu'un homme, dans une vie de cent ans, verra la rencontre d'une comète avec la terre. Quand on voit des gens habiter presque avec confiance le flanc d'un volcan ou d'une solfatare, ou reconstruire une ville détruite par un tremblement de terre, ainsi que cela se voit souvent au sud de notre continent, il est difficile de comprendre qu'il y ait d'autres gens assez craintifs pour avoir peur d'une comète.

Il est vrai que si ces mêmes gens avaient quelques notions de cosmographie, ils n'auraient certainement pas peur.

L'influence d'une comète sur la récolte, la vendange, la quantité de pluie qui tombe dans une année, etc., est tout à fait nulle : une comète ne peut attirer ni déranger la moindre des molécules de vapeur d'eau qui sont dans l'atmosphère ; donc, l'influence des comètes qui, selon la crédulité populaire, furent la cause d'années stériles mais surtout abondantes, telle que celle de mil huit cent onze avec laquelle coïncida, en France, un rendement extraordinaire de vin de qualité supérieure, qu'on appelle encore vin de la comète, cette influence, enfin, n'est qu'un préjugé, ainsi que celle de la lune rousse qui, soi-disant, roussit les jeunes bourgeons au printemps ou refroidit l'atmosphère alors que ce n'est que le rayonnement des espaces célestes qui produit cet effet. Encore une fois, les années fertiles ou pauvres sont uniquement dues aux effets de la température et nullement à l'apparition, à la coïncidence des comètes.

Quant à l'influence des comètes sur la paix ou la guerre, la naissance ou la mort d'un grand personnage, en un mot, sur les événements de cette vie, cette croyance n'est pas seulement un préjugé, c'est un ridicule. Dieu n'a pas inscrit les destinées humaines dans les astres et si, parfois, des météores extraordinaires ont paru être précurseurs de certains événements ou bouleversements ici-bas, ce n'est que l'effet d'un hasard météorologique ; ne voit-on pas très souvent des phénomènes atmosphériques bizarres ou curieux qui passent sur le globe sans rien changer dans le cours de la vie des peuples ; n'est-ce pas là une preuve de la nullité de l'action des astres, comètes, météores, sur l'existence humaine.

D'ailleurs, Dieu lui-même nous a révélé ce que nous devons croire du rôle des corps célestes sur les événements d'ici-bas. Ainsi, il a annoncé que l'apparition de l'arc-en-ciel rappellerait son pacte avec Noé, ou sa promesse de ne plus détruire l'humanité par un déluge ; ensuite, il a chargé la brillante étoile, appelée depuis lors : l'étoile des bergers, de marquer au front de l'univers, le grand événement dont les chrétiens célèbrent, chaque année, le glorieux et consolant anniversaire : la naissance temporelle du Christ. L'étoile des bergers ou planète de Vénus, est le seul astre qui ait mission de rappeler un événement tout à la fois divin et humain. Enfin, il est une manifestation suprême dans laquelle les astres joueront un rôle terrible, et ce rôle nous est révélé dans l'évangile du premier dimanche de l'avent, par ces paroles : " Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles : le soleil s'obscurcira, la lune refusera sa lumière et les étoiles tomberont du ciel..."

Ce cataclysme de la fin des temps sera autrement sérieux que l'action problématique des comètes passées et à venir sur notre planète.

En résumé, pour en revenir à notre sujet, les collisions entre une comète et la terre ne peuvent détruire celle-ci, puisque les comètes ne sont que des masses de gaz ; d'autre part, si les gaz d'une comète sont délétères, c'est à-dire mortels (ce que l'on ignore), les habitants terrestres seraient asphyxiés dans le cas d'une rencontre, mais, ainsi que nous l'avons démontré, cette rencontre est à peu près impossible, vu l'étendue infinie de l'univers et les insignifiantes dimensions de notre infime petite terre.

Et maintenant, nous espérons en avoir assez dit sur l'inocuité des planètes pour tranquilliser ceux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui auraient pu s'alarmer à propos des mœurs de ces vagabondes des espaces célestes.

CH. VALKUR.



UNE DÉSASTREUSE CONFLAGRATION



PRÈS le terrible incendie de la rue Saint-Jacques, que nous illustrons tout récemment, on pouvait espérer que Montréal avait payé pour cette année un tribut suffisant au calamiteux élément. Il n'en était rien ; à dix-huit jours de distance, à peine, nous venons d'en avoir une effrayante réédition. L'incendie du 20 février, s'il ne doit pas, comme le précédent, entraîner de pertes de vie, nous nous en flattons, n'en aura pas moins occasionné des pertes matérielles plus sérieuses encore, réparties sur un plus grand nombre de victimes. Un peu après midi, lundi le 20 février, le feu se déclarait dans la manufacture de M. Smardon, rue William, et moins d'une demi-heure après, tout ce pâté de maisons était en flammes, qui s'étend de la rue du Collège à la rue William, avec pignons sur la petite rue Saint-Henry. Quatre alarmes consécutives appelèrent toute la brigade du feu de Montréal sur le théâtre de ce désastre. Nos braves pompiers ont fait là des tours de force, multipliés des dévouements dignes de leur belle renommée américaine, et de leur vaillante conduite au dernier feu, de la rue Saint-Jacques. Malgré la faible pression de l'aqueduc, tout à fait insuffisante pour la multiplicité des boyaux requis, et qui limitait les jets à trente pieds de hauteur, alors qu'il en eût fallu soixante ou même quatre-vingts, avant que les pompes foulantes pussent fonctionner—incident regrettable qui démontre le bien fondé des instances que ne cesse de faire le chef Benoît pour l'établissement de tours-réservoirs—; en dépit du vent qui soufflait avec violence, véhicule tout prêt à semer l'incendie aux quatre coins de la ville, les efforts de la brigade réussirent à circonscrire les flammes aux édifices attaqués les premiers, et sinon à préserver de tous dommages les voisins immédiats, du moins à mettre le quartier à l'abri du fléau menaçant.



Le capitaine Prevost

Sapés par l'action destructive des flammes, de toutes parts croulaient les murs de ces bâtisses immenses, construites à même l'aile nord de l'ancien collège de Montréal (qui a laissé, en gagnant la montagne, rue Sherbrooke, son nom à la rue du Collège), ou massées tout autour. Il est assez curieux de distinguer, au bout du corps de bâtisse du vieux collège, masqué aussi par toutes sortes de constructions surajoutées, l'aile sud-ouest, surmontée de la légendaire girouette, et dont la morne solitude, le lendemain de l'incendie, avait l'air de déplorer le triste sort de sa sœur jumelle. Sous les décombres, cependant, de ces ruines fumantes qui



MONTRÉAL.—L'INCENDIE DU 20 FÉVRIER : VUE DES RUINES A L'ENCOIGNURE DES RUES DU COLLÈGE ET SAINT-HENRY

Photographie Laprés — Photogravure Armstrong

s'accumulaient partout, plusieurs de nos braves pompiers, s'oubliant dans l'ardeur de leur tâche, faillirent se laisser ensevelir. Sept d'entre eux furent préservés d'une mort aussi héroïquement bravée par la prouesse de leur sous-chef Beckingham qui, voyant le danger méconnu par ces braves, leur commanda d'évacuer aussitôt l'une des maisons en flammes, qui allaient s'effondrer.

La même perspicacité ne fut, paraît-il, malheureusement pas montrée par le sous-chef Jackson, qui ordonna à l'un de ses plus vaillants subalternes, partout bien noté pour sa conduite exemplaire, le capitaine Prévost, du poste no 4, de pénétrer dans la manufacture Mullin & Cie, coin des rues du Collège et St-Henry, pendant qu'elle flambait déjà à l'intérieur, et le laissa monter jusqu'au dernier étage avant d'avoir assuré convenablement sa retraite. Surpris à cette hauteur par la flamme et la fumée qui envahissaient les escaliers, tout l'intérieur, et le suffoquaient, le brave capitaine dut défoncer une croisée et tenter son salut par un saut périlleux.

Acculé dans cette retraite affreuse par le brasier qui le circonvenait ; mesurant du regard la hauteur énorme, il se mit à jeter de désespérants appels au secours. Aux cris angoissés de la foule des spectateurs qui voyaient le malheureux suspendu sur un abîme où il allait trouver la mort, on dressa en hâte une échelle qui n'atteignit pas la moitié de la hauteur. Impossible de le secourir par en-dedans ; tout flambait. De désespoir de cause le malheureux se laisse choir, gardant le fol espoir de saisir l'échelle dans sa vertigineuse descente. Comme de raison, il n'en fut rien, mais par bonheur, l'épaisse couche de neige où il s'affaissa au bout de sa chute de cinquante pieds de hauteur le sauva d'une mort instantanée. L'ambulance, qui se tenait sur les lieux, recueillit immédiatement le valeureux blessé pour le transporter à l'hôpital Notre-Dame où des soins assidus ont réussi à lui sauver la vie malgré l'état critique où l'avait réduit cet accident. Ce fut le plus fâcheux de cette épreuve—avec celui du pompier

McCulloch, transporté aussi à l'hôpital Notre-Dame, deux côtes brisées—et le sous-chef Jackson qui en a pris la responsabilité a été justement réprimandé par son chef, M. Benoit.

Là gît peut-être le secret des récriminations injustes qu'un journal anglais de cette ville a cru devoir prodiguer, avec un parti-pris qui sent le fanatisme, à monsieur le chef de la brigade. La preuve accablante qui a été faite par les grands journaux français quotidiens, pour démontrer à la grincheuse gazette l'évidence de son tort, l'a forcée à rentrer ses griffes et à faire quelques piètres excuses. Mais l'habile et dévoué chef Benoit a été plus noblement vengé en voyant s'ajouter à sa réputation bien établie de prudence et de bravoure, le témoignage de M. l'échevin Stevenson, président du comité du feu et son chef naturel. Le vieux colonel, qui s'y connaît en hommes, a déclaré, et il aura l'assentiment de tout juge impartial de l'événement, qu'on doit à la perspicace activité du chef Benoit d'avoir vu Montréal exempté de quelque calamiteux incendie de quartier, ou général comme il s'en est vu à Québec, à Saint-Jean de Terre-Neuve ou dans certaines villes des Etats-Unis.

LA CHUTE MONTMORENCY : LE " PAIN DE SUCRE "

Notre illustration est, aujourd'hui, une pure évocation d'un passé qui se fait vieux de plus en plus. Il y a déjà quelques années, dix ans tout près, " que l'industrie en asservissant le Montmorency, l'a empêché de faire son pain de sucre, qui n'existe plus qu'à l'état légendaire " ainsi que me l'écrivait tout récemment, de Québec, un poète ami, correspondant du MONDE ILLUSTRÉ.

On peut le voir par notre gravure, cette particularité revêtait la forme d'une montagne russe, de formation toute naturelle, produite par la congélation accumulée de l'eau rejaillissant de la cataracte. Le Montmorency, sous cette physionomie d'hiver, faisait la joie des Québécois qui l'humiliaient, de gaieté de cœur, jusqu'au rôle peu

glorieux de glissoire à tobaggans, grâce à son pain de sucre, lorsque l'été, néanmoins, dans son aspect de grandiose et sauvage nature, il est encore leur légitime orgueil, en face des touristes émerveillés. Car il est bien à eux par sa proximité de leur ville—quelques milles tout au plus.

Lucas Saint-Clair

DÉMASQUÉS

Ils sont ravissants, ces deux petits " masques, " qui viennent de se démasquer, sans doute, sur la prière d'un admirateur indiscret, et l'artiste dont la facture, par certains côtés, rappelle celle du maître regretté Chaplin, a rendu avec une grâce et une légèreté de touche parfaites, la coquetterie tout à la fois naïve et malicieuse des physionomies et des attitudes.

Malheureusement, les dominos qui nous frôlent mystérieusement dans les couloirs de l'Opéra ne sont point tous d'aussi bonne composition, et il suffit que nous leur demandions avec insistance de retirer leurs loupes ou leurs mantilles, pour qu'ils s'y refusent avec opiniâtreté. Après tout, peut-être ne faut-il voir dans bon nombre de ces refus qu'une vulgaire prudence, et le désir bien naturel et féminin de nous conserver l'illusion, ce masque de la réalité.—Chs B.

LE GÉNÉRAL LOIZILLON

C'est le successeur de M. de Freycinet au ministère de la Guerre.

Il est âgé de 63 ans ; est entré à Saint-Cyr en 1847 et, après y avoir acquis les galons de sergent, en est sorti le 1er octobre 1849, sous-lieutenant au 9e cuirassiers. Lieutenant en 1854, capitaine en 1856, il avait fait avec ce régiment la campagne de Crimée. Lorsqu'éclata la guerre de 1870, il était, depuis 1866, major du 7e dragons. Aussitôt il demanda du service actif et fut appelé au commandement en second du 5e régiment de marche de cavalerie mixte. Le 1er janvier 1871, il fut chargé d'organiser le 9e dragons de marche et nommé lieutenant-colonel chef de ce régiment.

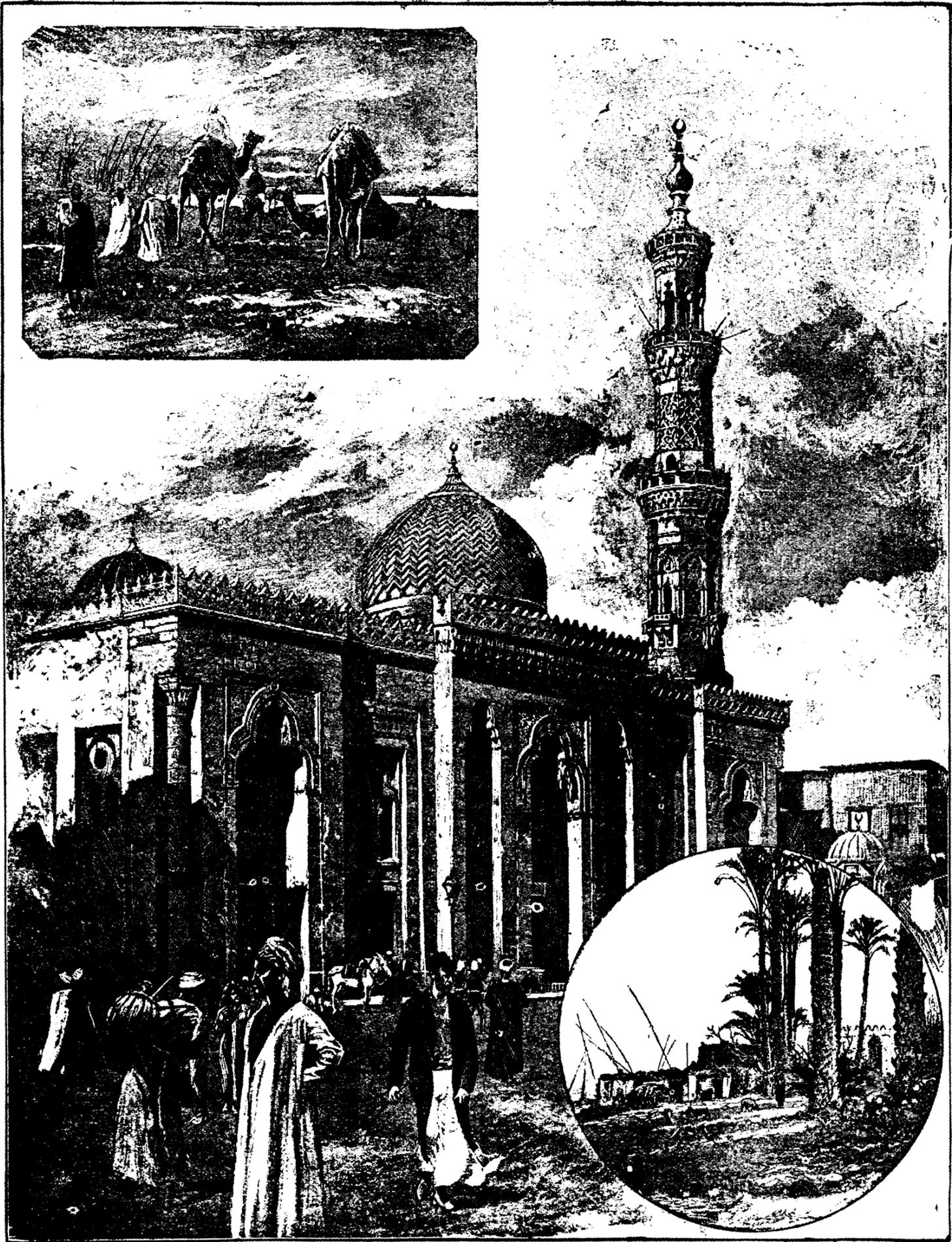


LE GÉNÉRAL LOIZILLON, ministre de la guerre

Depuis la guerre, il a organisé le 15e chasseurs à cheval.

Comme général de brigade, il a occupé successivement l'emploi de directeur de la cavalerie, au ministère, et de commandant de troupes à cheval en Algérie. Général de division en 1886, il a pris d'abord la 2e division de cavalerie, à Lunéville, puis 1er corps d'armée, à Lille, poste qu'il cumule avec celui de président du comité de la cavalerie.

Il a publié, il y a quelques années, des *Lettres sur le Mexique* qui sont tout à fait intéressantes



1. Le Caire : Mosquée de Saïda Zeynab

2 Sur les rives du Nil

3 Ferme arabe à Genzerah

EN EGYPTE



LE BAL DE L'OPÉRA A PARIS — DEMASQUÉES



AMOUR DIVIN

A LA RÉVÉRENDE SŒUR FERLAND

« Allez à Lui, vous qui souffrez, car il guérit. »
VICTOR HUGO.

O vous tous qui ployez sous le fardeau des peines,
N'allez pas au tombeau, le cœur au désespoir,
Car le Christ tend les bras aux misères humaines
Et veut pour vous guérir que vous alliez le voir.

S'il est bon, pourquoi donc rejeter l'espérance ?
S'il console, pourquoi dissimuler vos pleurs ?
S'il guérit, pourquoi donc lui cacher la souffrance ?
S'il peut tout, pourquoi donc ne croire qu'aux malheurs ?

Allez tous, malheureux, au Bienfaiteur suprême ;
A lui, ceux qui n'ont rien, car il donne le Ciel ;
A lui, les cœurs bésés, car ce sont eux qu'il aime ;
A lui, vous qui mourez, car il est éternel !

NOUVELLE INÉDITE

LES HÉROS IGNORÉS



N parcourant le compte-rendu et la reproduction des principales œuvres d'art qui ont été remarquées au Salon des Champs-Élysées, de 1892, à Paris, je fus vivement impressionné par le magnifique tableau de Boutigny, « Les héros ignorés. » Cette peinture représente une escouade d'Allemands fusillant trois Alsaciens. Déjà un de

ces héros est par terre ; les Allemands tirent sur le second, pendant que le troisième regarde cette scène horrible et attend son tour avec souffrance.

Ce tableau me rappelle une histoire épouvantable qui me fut racontée, il y a deux ans, par un Français, presque nonagénaire.

C'était pendant la guerre franco-allemande.

Napoléon III avait été vaincu à Forbach et à Reischoffen. Les Allemands envahissaient l'Alsace et la Lorraine, incendiant et ravageant tout sur leur passage. Un jour, une troupe de Prussiens, sous la conduite d'un capitaine à l'air rébarbatif, s'arrêta dans un village. A leur approche, toute la population s'était enfuie. Une seule maison semblait être habitée.

Pourquoi les habitants de cette maison n'étaient-ils pas partis avec les autres ? Il n'y avait qu'à jeter les yeux dans une des chambres pour en connaître la cause. Une jeune femme venait de donner le jour à un pauvre petit enfant, et l'homme, un robuste Alsacien, au visage franc et énergique, n'avait pas voulu, malgré les supplications de sa femme, se sauver avec l'enfant et la laisser seule.

— Si nous devons mourir, dit-il, mourons ensemble ; moi vivant, rien ne vous arrivera, et je vendrai chèrement ma vie.

En disant cela, il prit un fusil suspendu au-dessus du lit et se mit près de la porte pour en défendre l'entrée.

Mais les Prussiens ne restèrent pas inactifs. Le capitaine avait sommé les habitants de la maison d'ouvrir la porte, au nom de l'empereur d'Allemagne. Ne recevant aucune réponse, il donna l'ordre de défoncer la porte.

Le premier soldat qui entra dans la maison tomba roide mort. Une balle, tirée par l'Alsacien, lui avait traversé le cœur. Un deuxième, puis un troisième, allèrent bientôt le rejoindre sur le carreau. Mais que pouvait faire un seul homme contre un bataillon entier ? Il fut bientôt réduit à l'impuissance, étroitement garrotté et attaché à un poteau en face de sa maison.

Après cela, le capitaine ordonna à un de ses lieutenants de faire mettre le feu à la maison.

— Mais, capitaine, fit celui-ci, il y a dans la maison une femme et un tout petit enfant.

— Faites ce que je vous dis, hurla le capitaine, laissez brûler la femme et l'enfant ; ils paieront pour les hommes que nous avons perdus.

En un instant, la maison fut toute en flammes. Le malheureux époux et père regardait cette scène avec des yeux hagards et épouvantés, il se tordait les bras et faisait de vains efforts pour se dégager.

Tout à coup, on vit apparaître à la fenêtre la jeune femme, tenant son enfant dans ses bras. Ses cris et ses supplications auraient attendri le cœur d'un lion, mais ils ne firent pas la moindre impression sur le cœur du capitaine, plus féroce qu'une bête sauvage.

L'Alsacien, en voyant ce qu'il avait de plus cher au monde, fit un effort surhumain et brisa les liens qui le retenaient au poteau.

Le capitaine, ce monstre à face humaine, en voyant cela, ordonna à ses soldats de faire feu. Plusieurs détonations retentirent, et l'homme, la femme et l'enfant disparurent dans le brasier. . . .

LUCIEN DE RIVEROLLES.

LÉGENDE

LES TROIS FRÈRES

Il y avait une fois trois frères qui ne possédaient qu'un poirier. Ils le gardaient avec un soin extrême ; tour à tour, tandis que deux d'entre eux allaient à leur besogne, l'autre restait en sentinelle près de l'arbre précieux.

Un ange descendit du ciel pour voir comment vivaient ces trois pauvres déshérités, et les secourir dans leur misère. Il prit la forme d'un vieux mendiant et s'en alla demander une poire à celui qui en ce moment faisait sa tâche de gardien.

Le jeune homme cueillit une poire, et, la remettant au vieillard :

— Celle-ci, dit-il m'appartient, je n'oserais vous donner celles qui appartiennent à mes frères.

L'ange le remercia et le lendemain revint près de l'arbre gardé par un autre des frères et fit la même demande que la veille.

— Voici, dit le jeune homme, une de mes poires. Je n'oserais vous donner celles qui appartiennent à mes frères.

Le troisième jour, l'ange s'approcha du troisième frère et lui adressa la même requête, et fut charitablement accueilli comme les jours précédents.

Le lendemain matin, il entra sous un vêtement de moine dans la demeure des frères et leur dit :

— Venez avec moi, je veux vous faire du bien.

Il les conduisit au bord d'une large rivière, et là, dit à l'aîné :

— Que désirez-vous ?

— Je désirerais, répondit-il, que toute cette eau fut changée en vin et m'appartint.

L'ange fit avec sa crose le signe de la croix. Tout le bassin de la rivière fut aussitôt changé en vin. Des ouvriers fabriquèrent des tonneaux, des maçons construisirent un village, et l'ange dit à son jeune protégé :

— Voilà ce que vous désirez. Cela vous appartient.

Il conduisit ensuite les deux autres dans une prairie où voltigeait une quantité de pigeons, et il dit au second des frères :

— Que désirez-vous ?

Je désirerais que tous ces pigeons fussent changés en moutons et m'appartinissent.

L'ange fit avec sa crose le signe de la croix et le changement fut accompli. Sur le sol s'éleva un bâtiment où des femmes portaient le lait des brebis, faisaient des fromages fondaient du suif et une boucherie où l'on dépeçait et vendait des quartiers de moutons. Bientôt un beau village fut construit dans cette riche prairie.

— Voilà, dit l'ange au jeune homme, ce que vous avez désiré.

Puis il se remit en marche avec le frère cadet, et chemin faisant il lui dit :

— Et vous que désirez-vous ?

— Je voudrais avoir une vraie pieuse femme.

— Ah ! répliqua l'ange, ce n'est pas facile à trouver. Je ne connais dans le monde que trois pieuses femmes dont deux sont mariées ; la troisième, libre encore, est la fille d'un roi, et deux rois veulent l'épouser.

Le jeune voyageur, accompagné par l'ange, alla demander en mariage la pieuse fille.

Le roi dit à ses courtisans :

— Quelle singulière chose ! Deux rois aspirent à épouser ma fille et voici deux étrangers qui ont la même prétention, avec une apparence de mendiants.

— Faites un essai, dit l'ange. Ordonnez à la princesse de planter dans son jardin trois branches de vigne. A chacune de ces branches elle donnera le nom d'un de ses prétendants et celui dont on verra demain le rameau couvert de vignes sera son mari.

Cette proposition fut acceptée. Le lendemain deux des rameaux de vigne étaient tels qu'on les avait vus la veille, tandis que celui auquel la princesse avait donné le nom du jeune voyageur était chargé de grappes superbes.

Le roi, ne pouvant retirer sa promesse, maria sa fille au pauvre inconnu. L'ange conduisit le jeune couple dans une maison, modeste habitation au bord de la forêt, puis disparut.

L'année suivante, il voulut savoir ce que devenaient ses protégés.

Sous la forme d'un vieux mendiant, il s'approcha de l'aîné des frères qui possédait la miraculeuse rivière, et lui demanda un verre de vin.

— Allons donc, répliqua rudement le riche propriétaire, si je devais donner un verre de vin à tous ceux qui m'en demandent, je n'aurais plus rien pour moi.

L'ange fit le signe de la croix. A l'instant, l'eau coula comme par le passé dans le lit de la rivière, et il dit à l'avare vigneron :

— La fortune ne vous était pas bonne. Retournez chez vous et prenez soin de votre poirier.

L'ange s'en alla près du second frère et demanda un morceau de fromage.

— Non, non, répliqua durement cet autre riche propriétaire. Si je devais donner un morceau de fromage à quiconque en demande, bientôt je n'aurais plus rien pour moi.

— Allez, dit l'ange en faisant d'un signe disparaître les moutons, la fortune ne vous est pas bonne, retournez chez vous et prenez soin de votre poirier.

Il se rendit alors à l'humble habitation des jeunes mariés, et demanda un gîte pour la nuit. Tous deux le reçurent cordialement, et lui dirent :

— Excusez-nous si nous ne vous traitons pas comme nous le voudrions. Nous sommes pauvres.

— Ne vous inquiétez, pas répondit l'ange ; de ce que vous voudrez bien me donner, je serai très content.

Que faire ? les pauvres époux n'avaient ni farine, ni blé, ils en étaient réduits à pétrir l'écorce des arbres.

Avec cette écorce la jeune femme prépara un pain et le déposa dans un vase en terre pour le faire cuire, puis se mit à causer gracieusement avec l'étranger. Un instant après, elle enleva le couvercle du vase, et au lieu de la rude pâte d'écorce, elle trouva un superbe pain de pur froment.

— Dieu soit loué ! dit-elle avec son mari. Notre hôte sera mieux traité que nous ne l'espérions.

Elle mit ce beau pain sur la table, puis apporta une cruche d'eau, et à l'instant cette eau se changea en vin. L'ange fit le signe de la croix sur la cabane. A sa place aussitôt s'éleva une grande habitation complètement meublée.

L'ange bénit les jeunes époux et ils vécurent heureux.

XAVIER MARMIER

— On obtient un bon vernis pour gravures en faisant fondre à chaud et réduire par l'ébullition, jusqu'aux deux tiers du volume, benzoin et cire blanche, une demi-once de chaque dans quatre onces d'huile de lin.

Après la grippe, si vous êtes faible, courbaturé la Sarsepareille de Hood vous rendra la santé et la force.

LOIN DES SOURCES



Le temps à autre, un de nos écrivains—un des anciens—soulève de l'avenir de la langue française au Canada, s'élève énergiquement contre cette tendance prononcée que nous avons vers l'anglicisme et le canadianisme.

Buies revient périodiquement sur cette question, il ne saurait en parler trop souvent. Alphonse Lusignan, que la mort a enlevé prématurément aux lettres canadiennes, il n'y a pas très longtemps, a fait lui aussi une campagne vigoureuse contre ces microbes—puisque tout s'explique par des microbes de nos jours—de la langue française au Canada. Il a publié, en 1890, je crois, un ouvrage philologique, intitulé : *Fautes à corriger. Une par jour*. Je le recommande aux jeunes qui, comme moi, font leur début—début pénible et remplis d'aspérités—sur la scène littéraire de notre pays.

Si nous ne sommes pas plus avancés sous le rapport littéraire, si nous avons des réformes nombreuses à opérer, si nous nous laissons envahir par les anglicismes et les canadianismes—ces parasites de la langue française—c'est que, malgré toute la bonne volonté que nous y mettons, nous commettons souvent, à notre insu, des lapsus calami épouvantables.

Et la raison en est bien simple. Nous sommes éloignés des sources pures et limpides de la langue française. Nous ne pouvons pas nous inspirer des grands écrivains qui ont illustré et de ceux qui illustrent encore la France. Nous n'avons pas de bibliothèques publiques accessibles à tout le monde, et, si nous voulons lire les maîtres de l'art, nous sommes forcés de nous les procurer en les achetant, ce qui est très dispendieux pour de pauvres gueux comme la plupart de nos écrivains qui poussent.

Et nous avons nos journaux qui sont presque tous faits pour le moins négligemment, à la brasse. Ce sont là les seuls modèles à notre portée. Dans les bureaux ou dix rédacteurs ne seraient que suffisants, deux font la besogne ; mais il faut voir comment elle est faite cette besogne. Le pot à colle et les ciseaux jouent un grand rôle dans la confection du journal, et ce rôle ils le jouent au hasard.

Nous devons donc, autant que possible, nous efforcer de nous procurer les ouvrages instructifs qui se publient en Europe, par livraisons, et qui, grâce à leur grand nombre de souscripteurs, se donnent à bon marché.

J'ai déjà signalé, il y a une couple d'années, une revue intitulée : *La bibliothèque populaire*, contenant les chefs-d'œuvres de toutes les littératures. Je vois avec plaisir que plusieurs ont souscrit à cette publication, car cette petite revue a maintenant un grand nombre d'abonnés au Canada.

Tous les amateurs d'histoire naturelle, tous les curieux de la nature, tous ceux qui cherchent dans des lectures sérieuses des joies douces et des émotions vraies, salueront avec plaisir une nouvelle publication française que je vous recommande. Je veux parler de *l'Histoire de la terre*, de sa configuration actuelle, des modifications qu'elle éprouve sans cesse sous l'action des différentes forces naturelles, des matériaux qui la composent et des richesses que l'on en peut retirer.

Ce travail est dû à la plume de M. Fernand Priem, professeur au Lycée, Henri IV, de Paris, et est publié par la célèbre maison J.-B. Baillière et Fils, 19, rue Hautefeuille, Paris.

Cet ouvrage est publié toutes les semaines, par séries de 32 pages chacune, et contiendra 750 pages avec au-delà de 800 illustrations. Le prix de souscription est de 12 francs.

Ceux qui ne veulent pas souscrire directement peuvent s'adresser à M. Raoul Renault, boîte de poste 308, Québec, qui se chargera de faire parvenir leur souscription. Prix de l'ouvrage complet, \$3 00.

Cet ouvrage devrait certainement se trouver sur les rayons des bibliothèques de ceux qui aiment les études sérieuses et qui sont désireux de s'instruire. Son bon marché le rend accessible à toutes les bourses. LAURENT.

NOTES ET FAITS

Poignée de vérités

Le bien mal acquis ne profite jamais.
Le blasphème porte malheur.
La prière du matin et la messe ne retardent jamais l'ouvrage.
L'aumône et les bonnes œuvres n'ont jamais conduit personne à l'hôpital.
La division dans les familles cause souvent leur ruine.
Les sottises du jeune âge se payent cher dans la vieillesse.
Faire le brave contre Dieu durant la vie, c'est s'exposer à trembler beaucoup à l'heure de la mort.

Reliure en peau humaine

M. Camille Flammarion n'est pas le seul à posséder une reliure en peau humaine. Le journal *l'Eclair* signale l'existence de plusieurs reliures pareilles. A Marlborough House, il y eut jadis deux livres reliés avec la peau de la sorcière Mary Ratman ; André Leroy possédait un livre relié avec des fragments d'épiderme de l'abbé Delille ; Musset possédait également un livre relié en peau humaine. Enfin il y a au musée Carnavalet un livre qui passe pour être également enfermé sous une enveloppe qui appartient autrefois à un homme.

Et il doit en exister d'autres. Car on n'avoue pas volontiers qu'on a chez soi un livre qu'habille la peau humaine.

Elizabeth, reine d'Angleterre



Elizabeth Tudor, fille d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn, est née à Greenwich en 1532. Elle monta sur le trône en 1558, et mourut en 1603, après un règne de 44 ans et quelques mois. Elle soutint avec ardeur le protestantisme, notamment contre Philippe II, et fit périr sur l'échafaud sa rivale, Marie Stuart, et son favori le comte d'Essex. La protection qu'elle accorda aux lettres, aux arts, au commerce, à la colonisation, lui firent pardonner son despotisme impitoyable. Avec elle finit la branche des Tudors.

Une maison en aluminium

Un des "clous" de l'exposition de Chicago ! On construit en ce moment dans cette ville une maison de seize étages, toute en aluminium. Les constructeurs, au lieu de faire les façades en briques ou en terre cuite, ont adopté un revêtement en aluminium formé par des plaques de ce métal de cinq millimètres d'épaisseur. Ainsi : comme ossature générale, une charpente en fer, puis des piliers en fer entre lesquels on posera des plaques d'aluminium de 80 centimètres sur 50, maintenues par des croisillons, également en aluminium, de 15 centimètres de large. Les plaques employées ne sont pas en réalité en aluminium pur, mais bien en alliage à 10 pour 100 de cuivre, ce qui donne un métal plus résistant. Cette maison n'aura pas comme unique originalité d'être construite au moyen d'un métal dont on ne prévoyait pas l'emploi il y a vingt ans à peine. Ce sera en outre la dernière des hautes maisons de Chicago, une ordonnance rendue par le préfet de police de Chicago défendant aux architectes de construire désormais des maisons dépassant douze étages.

Aux jeunes filles

On recommande aux jeunes filles qui se destinent à l'état du mariage les méditations suivantes :

Ne croyez pas qu'en prenant un mari vous prenez un ange dont tout le soin devra consister à vous caresser du bout des ailes.

Ne vous imaginez pas que le mariage est la réalisation de tous vos rêves de jeune fille.

Songez que c'est le commencement des anxiétés, des labeurs et des tribulations de la vie.

Attendez-vous aux déceptions, aux ennuis, aux douleurs physiques et morales.

Préparez-vous à remplacer dans le cœur de votre mari l'amour par l'amitié et la confiance, si vous ne voulez pas y laisser entrer l'indifférence.

Ne croyez pas qu'il est né simplement pour travailler et vous donner tout ce que vous désirez.

Ne boudez pas quand, fatigué, inquiet et chagrin il a besoin de gaieté et d'encouragement.

Pensez aux peines et au travail que la satisfaction de vos fantaisies lui impose.

Ne vivez pas comme si votre mari devait toujours être jeune et en santé.

Ne cherchez pas à le priver de tout si vous ne voulez pas qu'il finisse par ne se priver de rien.

N'oubliez pas qu'une once d'affection vaut mieux que dix livres de colère.

Ayez pour lui la centième partie au moins des égards et de l'amabilité que vous lui montriez avant votre mariage.

NOUVELLES A LA MAIN

Dialogue sentimental.

Elle.—Comme, ce soir, la lune est pâle !

Lui.—Elle a passé tant de nuits...

**

Madame à sa cuisinière :

—Vous voulez me quitter, Marie ? Pourquoi ? Quel est le mobile qui vous pousse à cela ?

—Ah ! madame, ce n'est pas un mobile : c'est un cuirassier !



M. CHS. N. HAUER

De Frederick, Md., a souffert terriblement durant dix ans et plus, d'abcès et de plaies continuelles à la jambe gauche. Il déprimait et devenait maigre et faible, et se voyait contraint de se servir d'une canne et d'une béquille. Tout ce qu'on peut imaginer de médication lui fut appliqué, sans résultat satisfaisant, jusqu'à ce qu'il commençât à prendre de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

qui produisit une entière guérison. M. Hauer est en parfaite santé à présent. Des détails complets sur son cas seront envoyés à tout ceux qui s'adresseront à

C. I. Hood & Cie, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après diner. Elles aident la digestion, guérissent du mal de tête et de la bile.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

CHOSSES ET AUTRES

—On dit que 2,000 Islandais viendront s'établir au Manitoba cette année.

—La toile manufacturée en Angleterre l'année dernière pourrait faire sept fois le tour de la terre.

—Chicago compte 700 buvettes; ce qui donne une buvette par 157 personnes,—femmes, enfants et hommes.

—Le paresseux en bonne santé est bien pire que le malade, car il mange trois fois par jour et ne fait rien.

—On prête au tzar de Russie l'intention de se faire proclamer empereur d'Asie, pour imiter la reine Victoria qui a pris le titre d'impératrice des Indes.

—150 femmes étudient actuellement à l'Université de Toronto et l'on prévoit qu'avant longtemps les étudiantes seront plus nombreuses que les étudiants.

—Le plus vaste ranch du monde, pour l'élevage du mouton, se trouve au Texas dans les comtés de Dimmet et Webb. Sa superficie est d'au-delà de 400,000 acres et on y élève annuellement de 1,000,000 à 1,600,000 têtes de moutons.

—La population de France a consommé 79,314,000 livres de tabac l'année dernière, sur lesquelles le gouvernement a réalisé \$7,846,000; les cigares faits en France ont rapporté \$10 480 000; les cigarettes, \$4,029,000, et le tabac à fumer dans les pipes s'est vendu \$34,430,000.

—La Banque de France, qui depuis quelques jours est forcée de sortir son en-caisse métallique possède en ce moment pour un milliard sept cent un mille frs. d'or, et un milliard deux cent cinquante-sept millions de francs d'argent. Ce magot respectable n'est pas aussi commode à loger qu'on pourrait le supposer. Pour le transporter, il ne faudrait pas moins de 683 wagons de dix tonnes, et le poids total de tout ce métal s'élève à 6,832,722 kilos. La même somme en billets de banque de 1 000 frs. tiendrait dans un demi wagon.

POUR VOUS METTRE AU FAIT

En ce qui concerne La Sarspareille de Hood, demandez aux gens qui se servent de ce médicament ou bien lisez les attestations nombreuses publiées dans ce journal. Et si vous convaincraient sûrement que la Sarspareille de Hood possède un mérite sans égal, et que "celle de Hood guérit."

Les Pilules de Hood guérissent la constipation en rétablissent l'action périaltique du canal alimentaire. Elles constituent le meilleur médicament domestique.

HEUREUX GAGNANT

Au cours de ces trois dernières semaines, la loterie Mont Royal a, en outre de très nombreux lots de moindre valeur, payé les lots importants suivants:

\$1,250.00 à M. J. H. Leroux,

comptable de la maison Chs. Langlois et Cie, de cette ville.

\$625.00 à M. François Gagné, cultivateur, de St-Zacharie, comté de Beauce.

\$625.00 à un menuisier domicilié rue Mignonne. No 1138 Montréal.

\$62.50 à Hadon, Hébert et Cie Montréal.

\$62.50 à T. W. Gibson, de Berlin, Ontario.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

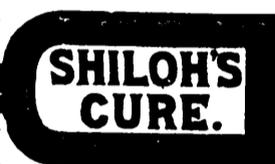
Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillon, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND TAKE THE BEST



Remède contre la toux 25c, 50c, \$1

Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

Vendu par B. E. McGALE



10 cents — BILLETS — 10 cents PROCHAIN TIRAGE

Mardi, les 14 et 28 Mars 1893

PRIX CAPITAL \$1,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 1 Lot valant \$1,000.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 100.00, 2 Lot. valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 100 Lots valant \$2 50, 100 do 1.00, 999 do 1.00, 999 do 1.00.

2334 Lots valant \$5,298 00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE METHODE NOUVELLE

Privées, en classes, à résidence. Travaux de traduction et rédaction. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee

2269, RUE STE-CATHERINE

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



LE: TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sous réception de 25 cents en timbres de poste EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. L'Union Postale, un an: 2 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris France



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, ses franchises d'opérer, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un référendum populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1893

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu sem-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nois certifiions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-similé de nos signatures attachés dans les annonces.

Handwritten signatures: J. E. Esch, M. A. Gabelle

Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses

R. M. W. Ansley, Prés. Louisiana National Bk Jno. S. O'Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koan, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 14 MARS 1893

PRIX CAPITAL - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1 PRIX DE \$75 00 est., 1 PRIX DE 20,000 est., 1 PRIX DE 10,000 est., 1 PRIX DE 5,000 est., 2 PRIX DE 2,500 est., 5 PRIX DE 1 000 est., 25 PRIX DE 300 est., 100 PRIX DE 200 est., 200 PRIX DE 100 est., 300 PRIX DE 50 est., 500 PRIX DE 40 est.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 100 PRIX DE 11 sont., 00 PRIX DE 61 sont., 00 PRIX DE 4 sont.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1,998 PRIX DE 20 sont., 3,434 prix se montant à.

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BALLET et LITTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour recevoir de nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

—Très touchant, *indeed*. En vérité, je suppose que ces gentlemen sont véritablement des hommes de cœur. Nous ne sommes pas encore morts, que diable !... Ils ont fait sauter le tunnel, eh ! eh ! nous le débayerons ; et puis qui sait si les excavations que nous avons rencontrées en chemin ne correspondent pas avec celles qui débouchent dans la crypte centrale ?... Je ne peux pas mourir encore, je n'ai pas fait mon testament... et puis n'ai-je pas promis à mistress Gilping, mon épouse, de lui rapporter une plante d'eucalyptus wellingtonia gigantea... Aoh ! très attendrissant, ce spectacle... Cela fera un bel épisode dans mon rapport à la Société royale sur les minéraux australiens... Ce chester est admirable de fraîcheur, *very nice*, il n'y a que les Blackwell and Cross pour faire de pareilles conserves... Aoh ! on dirait qu'il pleut...

Il ne pleuvait pas, mais le brave John Gilping ne voulait point s'apercevoir qu'il arrosait de ses larmes son chester de Blackwell and Cross... et sa situation personnelle n'était pour rien dans son émotion ; il n'y songeait même pas, car il continuait à murmurer :

—Oui, décidément, je crois que ce sont de très braves gens... Moi qui les prenais pour des convicts réfugiés dans le Buisson... Aoh ! certainement que je ferai mon possible pour les sauver...

De son côté, le Canadien, qui avait suivi ce monologue à bâtons rompus, disait à ses compagnons :

—Allons ! je me suis un peu trompé sur son compte ; c'est toujours un Anglo-Saxon, mais il a aussi les qualités de sa race, s'il en a les défauts. Jusqu'à présent il nous avait un peu considérés comme des muletiers à qui il faisait le grand honneur, de permettre de l'accompagner ; mais depuis qu'il s'est aperçu que M. le comte était héritier d'un des grands noms de France, ce n'est plus le même homme. La noblesse exerce un prestige énorme sur cette race, et je crois maintenant que nous pouvons compter sur lui ; il va remiser sa morgue dans les bagages de Pacific.

Comme pour donner raison aux réflexions de Dick, John Gilping s'avavançait une bouteille de brandy à la main.

—Aoh ! monsieur le comte, dit-il à Olivier, je serais très heureux, très heureux de porter un toast à votre prompt délivrance.

Sa crise nerveuse une fois passée, Olivier avait retrouvé tout son courage et tout son énergie.

—Je vous rendrai raison volontiers, M. Gilping, répondit-il, et vous prie d'agréer le même souhait.

Après avoir bu, les deux hommes échangèrent une vigoureuse poignée de main.

—Je porte le toast pareillement à vous, M. Dick, fit Gilping en se retournant vers le Canadien, et aussi à vous, M. Laurent ; je suppose que vous n'avez pas envie non plus de rester dans le tunnel.

Gilping leur donna également la main, mais avec une légère réserve, dont ils ne pouvaient se froisser, et qui établissait la différence entre eux et le comte de Lauraguais d'Entraygues.

Désormais la glace était rompue. Sans rien sacrifier de ses habitudes et de ses manies, il allait maintenant prendre une part plus active à la vie commune ; il avait depuis quelques instants, du reste, considérablement grandi dans l'opinion de ses compagnons, et les connaissances géologiques dont il venait de faire preuve n'avaient pas peu contribué à faire oublier l'originalité de son caractère.

Tous ces incidents secondaires avaient certainement duré moins de temps que nous n'en avons mis à les raconter, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis l'explosion qu'un phénomène, conséquence naturelle de cet événement, vint démontrer jusqu'à l'évidence l'exactitude du pronostic de John Gilping.

On se souvient qu'une forte odeur de poudre s'était répandue dans la partie de l'excavation où se trouvaient les fugitifs, à la suite de la trombe d'air qui les avait renversés sur le sol. Peu à peu succéda à cette première manifestation un épais nuage de fumée qui envahit tout le conduit souterrain, avec d'autant plus de lenteur qu'aucun conduit d'aération ne parvint à s'établir, preuve indiscutable de l'obstruction complète de la fissure amenée par l'entassement des roches après l'explosion. La fumée ne se développait plus alors qu'en vertu de son élasticité, et ne devait disparaître qu'à la longue, par le refroidissement des vapeurs carboniques et leur résorption sur le sol. Elle se massa bientôt avec une telle intensité dans la partie de l'excavation où se trouvaient les malheureux pionniers, que le flambeau, privé d'air, menaça de nouveau de s'éteindre, et que ces derniers se demandèrent avec effroi s'ils n'allaient pas être asphyxiés.

Après une demi-heure d'horribles angoisses, l'oppression qui paralysait le jeu de leurs poumons commença à diminuer, et ils constatèrent avec joie que la lumière du fanal reprenait un peu de vivacité. Une mort plus terrible encore, avec toutes les tortures qui accompagnent la faim, les attendait peut-être ; mais l'homme est ainsi fait, que l'espoir ne l'abandonne jamais dans les situations les plus désespérées, et ils se sentirent presque heureux

d'avoir échappé à un danger immédiat qui ne diminuait en rien l'horreur de leur position.

Assis sur un quartier de roche, les quatre compagnons, devenus des amis, délibérèrent rapidement sur le parti qu'ils devaient prendre. Ils ne furent pas longs à s'accorder sur ce point, qu'ils devaient, avant toute chose, se transporter tout de suite aux lieux où s'était produit l'explosion pour se rendre compte de l'état du souterrain. Le mulet était chargé de tous les instruments nécessaires au mineur : pelles, pioches, pics, fusées de mine pour faire sauter les blocs de rocher, et il se pouvait fort bien que la masse écroulée ne fût pas d'une telle importance que quatre hommes, résolus et forts, n'arrivassent à la débayer avec un travail acharné de quelques jours, peu important le temps ; si l'opération était possible, on la tenterait immédiatement.

En faisant l'état de leurs provisions, ils reconnurent avec un véritable bonheur qu'ils avaient des vivres, pour huit à dix jours, en conserves de toute espèce, tout en abandonnant deux ou trois livres de biscuits aux deux animaux qui leur avaient rendu de tels services, qu'ils décidèrent d'un commun accord qu'on ne les sacrifierait qu'à la dernière extrémité. N'était-ce pas, en effet, grâce au mulet et à Pacific, qui les avaient portés, que les fugitifs possédaient les instruments et les vivres nécessaires à leur délivrance ?

Ils ne craignaient pas de manquer de boisson ; outre cinq à six caisses de brandy et de gin qu'ils possédaient, l'eau vive s'échappait en minces filets d'eau, et il était facile de la recueillir.

Séance tenante, les animaux reçurent leur ration de *pilot's bread*, et après un léger repas de ce bœuf rôti connu de la marine sous le nom d'*endaubage*, accompagné d'un peu de ce fameux chester de Blackwell and Cross, la petite troupe, suffisamment réconfortée, reprit le chemin qu'elle venait de parcourir.

Nos amis marchaient à peine depuis un quart d'heure quand ils s'arrêtèrent tout à coup, frappés de stupeur. Une nouvelle détonation, plus faible que la première, venait d'éclater subitement, mais sans produire cette fois le rapide courant auquel ils n'avaient pu résister.

Comme ils se regardaient tous les quatre, pâles, haletants, sans oser se communiquer leurs impressions. Gilping rompit le silence le premier.

—Les gredins, fit-il, craignant sans doute que nous vinssions à en échapper, ils viennent de faire sauter une seconde fois le souterrain un peu plus en arrière encore, de façon que, la première barrière débloquée, nous en trouverons une seconde devant nous et peut-être une troisième, car qui sait où ils vont s'arrêter maintenant ?

—Soit, répondit Olivier avec énergie, cela fera double travail ; marchons.

—Bravo ! répondit Gilping ; notre courage égalera leur lâcheté.

—Ah ! qu'ils prient Dieu que nous ne sortions pas vivants d'ici, fit le Canadien avec une rage concentrée ; je jure par la mémoire sacrée de mon père que jamais vengeance plus terrible n'aura été tirée de tels forfaits ; je ne ferai pas grâce à un seul de ceux qui auront trempé dans cette sinistre besogne.

Cette marque nouvelle de l'animosité et de l'acharnement que les émissaires des Invisibles mettaient à poursuivre le comte d'Entraygues ne fit que redoubler le courage du jeune homme et de ses compagnons, et désormais rien ne devait abattre leur énergie.

Il fallait que ces quatre hommes fussent vigoureusement trempés pour ne pas se sentir défaillir à la pensée des obstacles qu'un implacable ennemi accumulait ainsi sur leur chemin et pour conserver encore une lucur d'espérance.

Olivier combattait pour sa propre cause, Dick et Laurent étaient soutenus par le fanatisme du dévouement ; il était donc naturel qu'aucune récrimination ne sortit de leur bouche ; mais John Gilping, qui n'était pour rien dans cette aventure, que le hasard seul avait mêlé aux péripéties de ce sombre drame, John Gilping était tout simplement admirable ; pas une plainte, pas un regret ne s'échappait de ses lèvres, il avait de suite accepté cette situation, à laquelle il était étranger, avec un stoïcisme et une bravoure froide qui sont le propre de sa race ; mais tout cela, il faut bien le dire après lui avoir rendu justice, n'était pas le fait d'une nature généreuse et chevaleresque ; il eût été libre, en effet, qu'il n'eût pas fait dix pas pour soutenir Olivier et se mêler d'une chose qui ne le regardait pas ; il était simplement fouetté par l'idée du prestige du nom anglais à soutenir, en face de deux Français et d'un Canadien, qu'à titre de sujet britannique il considérait comme fort au-dessous de lui.

Il allait là comme les highlanders vont au feu ; il s'imaginait que le léopard breton était engagé contre le coq gaulois et que le drapeau de la reine flottait dans l'ombre souterraine des cryptes australiennes, au-dessus de sa tête. Oui, cet humble prédicant, ce membre de la Société évangélique et de la Société royale de Londres marchait comme si l'Angleterre entière l'eût regardé en lui disant : *For the Queen ! Pour la reine !*

Et tous les Anglais sont à peu près taillés de même bois, et voilà com-

ment ce peuple brutal, égoïste, personnel, hypocrite, mystique et ivrogne donne parfois des exemples d'héroïsme, de bravoure et de grandeur dont le mobile est toujours anglais, mais jamais humain.

Pour tout bon Anglais, l'humanité commence et finit en Angleterre, *reine du monde*, comme dit un de leurs hymnes patriotiques ; les autres peuples sont gens de race inférieure que l'Angleterre a le droit d'exploiter et de tailler à merci dans le combat de la vie.

Jamais l'Angleterre ne s'est dévouée pour un autre peuple, jamais Anglais ne s'est dévoué pour un homme, et c'est cet égoïsme féroce qui fait la force de l'un et de l'autre.

En France, pays de générosité prime-sautière, on se fait tout une autre idée de nos voisins, que l'on ne connaît guère que par les portraits fantaisistes que nos écrivains se sont complus à tracer d'eux.

Notre Gilping est une photographie prise sur le vif, c'est un type national et individuel. C'est la Bible d'une main et une bouteille de brandy de l'autre que l'Angleterre se promène à travers le monde, convertissant les uns et abrutissant les autres, selon ses intérêts ; mais, à force de débiter ces deux produits, elle a fini par ne plus pouvoir s'en passer elle-même.

—Hepp ! hepp ! hurrah ! *Rule Britannia !*

C'est par ce cri national que John Gilping avait salué la seconde explosion... En ce moment, John Gilping était tout simplement héroïque !

Que nous importent désormais les motifs qui vont le faire agir ? Nous avons disséqué, pour ainsi dire, le tempérament au point de vue de la vérité psychologique, nous constaterons maintenant son intrépidité et son énergie pour rendre hommage à la vérité des faits.

Au bout de deux heures de marche, pendant lesquelles les pionniers avaient à peine échangé quelques réflexions, la petite troupe s'arrêta au cri de : Halte ! vigoureusement poussé par le Canadien. On était arrivé à la partie du souterrain où s'était produite la première explosion.

Aucun bruit nouveau n'était venu troubler le silence de ces profondes solitudes, ce qui démontrait que les ennemis inconnus avait dû trouver leur œuvre bonne et s'étaient probablement retirés après leur second exploit.

Ce fut avec un étonnement mêlé d'effroi légitime qu'Olivier et ses amis considérèrent l'épouvantable éboulement qu'ils avaient sous les yeux ; les parois de l'excavation s'étaient littéralement écrasées, aplaties les une contre les autres, et cela sur une profondeur dont il était impossible de mesurer l'étendue, et ils constatèrent immédiatement, avec une morne désappointement, que leur projet de s'ouvrir un chemin à travers les masses de roches écroulées, dont plusieurs devaient dépasser cinquante à soixante tonnes, était absolument impraticable ; les charges le poudre nécessaire pour diviser ces blocs gigantesques auraient du même coup fait sauter de nouvelles parties du souterrain. L'explosion, du reste, qui les avait renversés, avait été telle que, sur une longueur de vingt-cinq à trente mètres en avant, les parois latérales de la voûte avaient été si fortement ébranlées qu'au moindre choc elles devaient s'abîmer sur la voie, ajoutant ainsi des centaines de mètres cubes de roches à celles qui étaient déjà amoncelées. Dans une mine ordinaire, il eût fallu une cinquantaine d'ouvriers, des chevaux, des wagons, un petit chemin de fer à traction, et surtout un lieu assez vaste pour déposer les déblais, pour mener à bien le travail qui, en l'état, eût encore demandé plusieurs semaines.

John Gilping, qui examinait la situation en connaisseur, secoua lentement la tête et dit en se retournant vers ses compagnons.

—Ce n'est point par là que nous sortirons, je suppose. Ah ! quel beau travail de démolition ! Les gentlemen qui nous poursuivent doivent avoir un ingénieur avec eux... Quel bouleversement ! La poudre seule n'a pas pu produire de pareils effets... Aoh ! c'est véritablement très remarquable

—Alors, nous n'avons plus qu'à mourir ?

—Aoh ! je ne dis point cela... Ils ont eu recours, je suppose, à quelque mélange détonnant qui m'est inconnu... *Very superior !* la masse entière a été soulevée et s'est affaissée sur elle-même ; le fulminate de mercure, je suppose, est seul capable de donner un pareil résultat... à moins que cette nouvelle matière qu'on vient de découvrir... Aoh ! connaissez-vous la dynamite, monsieur le comte ?

Livré en ce moment aux plus tristes réflexions, Olivier se contenta, pour toute réponse, d'esquisser un geste négatif.

—Drôle de corps, ne put s'empêcher de murmurer le Canadien, nous sommes bloqués entre quatre murs de pierre, et il parle aussi tranquillement que s'il se trouvait dans un meeting scientifique.

—Oui, continua Gilping, en manière de conclusion, je suppose que nous devons chercher autre chose... autant vaudrait essayer de percer un nouveau tunnel que de tenter de déblayer celui-là.

—Trouver autre chose, monsieur, reprit Olivier avec le calme de l'homme qui a fait le sacrifice de sa vie, me paraît encore plus irréalisable que le projet que nous sommes forcés d'abandonner : il ne nous reste donc plus qu'à nous préparer à mourir.

—Nous n'en sommes pas encore là, monsieur le comte, répondit Gilping, et si ce moment arrive, je suppose que nous lirons à tour de rôle la Bible, jusqu'à ce que nos yeux ne puissent plus suivre les lignes du livre sacré, et ce sera une suffisante préparation ; mais toute espérance n'est point perdue, et je demande que chacun de nous donne son avis sur ce que nous devons faire.

—Si, selon l'habitude, la parole est au plus jeune, je dois vous dire, M. Gilping, que du moment où nous ne pouvons pas percer ces blocs, je n'en trevois aucun moyen de porter remède à notre malheureuse situation.

—A vous, M. Laurent, fit Gilping, qui avait pris la présidence de ce funèbre conseil.

—Je ne puis qu'être de l'avis de monsieur le comte.

—Et vous, M. Dick ?

—Oh ! pour moi, c'est autre chose, je ne jette pas aussi facilement le manche après la cognée. Il me reste un espoir, c'est que Willigo, au lieu

d'être tombé sous les coups des Dundarups, ait été simplement empêché de pénétrer dans le kra-fenoua. Dans ce cas, je connais l'homme, il ne nous abandonnera pas. Qu'il ait connaissance ou non de l'explosion, dès qu'il le pourra, il accourra à notre recherche ; la vue seule des décombres lui fera comprendre notre sort, et sans plus tarder il volera aux grands villages de la tribu d'où il reviendra avec une véritable armée pour nous délivrer ; je ne sais pas comment les Nagarnooks s'y prendront pour déblayer le souterrain, mais soyez persuadés qu'ils y arriveront. Je suis membre adoptif de leur tribu, et ils seraient à tout jamais déshonorés dans le Buisson s'ils ne faisaient pas tout pour me sauver, ainsi que les amis qui sont avec moi.

—Combien pensez vous que cela puisse prendre de temps, Dick ? fit Olivier.

—Dans les vingt quatre heures toute la tribu des Nagarnooks sera dans le kra-fenoua, les guerriers pour creuser, les femmes et les enfants pour transporter les déblais, et ces derniers n'auront pas loin à aller ; la grande crypte en contiendrait cent fois autant qu'il y en a devant nous.

—Oui, mais si Willigo a été tué ?

—Pour moi, c'est chose impossible. Une troupe de cinq ou six personnes comme nous l'étions, et surtout avec des Européens qui ne peuvent se plier aux ruses du Buisson, pouvait difficilement s'échapper ; mais Willigo, seul avec ses guerriers, aurait défié toute l'armée des Dundarups ; il n'y a pas race pareille pour se glisser, sans être vue, dans les hautes herbes et les broussailles.



—Nous sommes bloqués entre quatre murs.—Page 32, col. 1

—Cependant, ce matin, Dick, quand nous avons vu qu'il ne nous avait pas rejoint, vous avez immédiatement supposé qu'il lui était arrivé quelque malheur.

—C'est vrai, c'est la première idée qui m'est venue, mais c'était avant l'explosion qui indiquait l'intervention des bush-rangers ; depuis j'ai réfléchi que Willigo, en voyant les Européens se mêler à la lutte, a dû comprendre qu'une fois sortis du kra-fenoua, nous ne pouvions lutter contre les Dundarups et contre les blancs tout à la fois. Et comme le sauvage est logique avant tout, se fiant sur ma connaissance des ruses de guerre du pays, pour penser que je ne vous ferais jamais sortir du kra-fenoua sans avoir au préalable inspecté les environs, il sera parti en toute hâte pour ramener des renforts.

—Mais comment s'y prendront nos amis les Nagarnooks pour enlever ces masses que nous sommes impuissants à attaquer ?

—Je l'ignore ; mais ma croyance absolue est qu'ils arriveront à nous tirer de là ?

—S'il leur faut plusieurs semaines, comment pourrions nous attendre ?

—Nous avons pour dix jours de vivres en nous mettant à la demi-ration, vous voyez que nous aurons le temps de patienter.

—Et les animaux ?

—Quant à eux, il faudra nous résigner à les sacrifier.

—Et mon chien ? fit tristement Olivier ; il a été certainement surpris par l'explosion au moment où il venait nous rejoindre. Pauvre Black ! et une larme vint perler le long des cils du jeune homme.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)



S'il y a quelque chose de caché là-dedans, c'est dans les joncs que nous le trouverons

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

—Non. Che ne ribosterai bas.

—Nous verrons.

Le poing de Glou-Glou s'abattit sur la tête de l'Alsacien mais ne l'atteignit pas.

Pinson s'était reculé légèrement.

Glou-Glou ne se possédait plus. Il s'élança de nouveau mais cette fois Pinson lui enlaca le poing dans ses deux mains, le serre dans cet étau et paralyse tout mouvement.

Glou-Glou s'est vanté quand il a dit que son poing en valait une douzaine. Les deux mains de Pinson en viennent à bout.

L'agent le maintient de cette façon, lui tord le poignet et l'oblige à l'immobilité. Le mendiant grince des dents et murmure :

—Ah ! si j'avais les deux, si j'avais les deux, comme avant Sébastopol, tu le payerais cher.

Soudain l'Alsacien change de voix et avec un énorme éclat de rire :

—Et vous jauriez tort fauchtra, ch'est moi qui le sais qui le dis, foi de Fleuron... Che n'est pas la première fois que je me bats javec vous et je chais che que vaut votre poignet...

—Le charbonnier ! le charbonnier ! dit Jan Jot. Ah ! je me doutais bien misérable, que tu m'épiais et qu'il fallait se méfier de toi.

Et, au comble de l'exaspération, il fait des mouvements terribles pour se dégager.

Vainement. Une force supérieure le retient.

Et Pinson continue de rire.

—Ch'est moi qui chuis le charbonnier, je ne le nie pas, fouchtra... Chela vous jegplique que je me trouve chi matin chur votre chemin. Je me rends ja mon charbonnage.

—Ah malheur ! malheur !

—Et je chuis bon prince, Glou-Glou, je vous rends votre liberté, mais ja une condichion, ch'est qu'avant de vous rejeter chur moi, vous vouliez m'écouter avec un peu de pachienc.

Pinson lâcha la main de Jan-Jot humilié.

Le joueur d'orgue ne bougeait pas, mais il se mordait les lèvres.

Alors, Pinson, abandonnant son accent, retirant sa perruque, sa fausse barbe et les fourrant dans sa poche :

—Vous l'avez deviné, mon brave Glou-Glou, je ne suis ni Auvergnat, ni Alsacien... ni charbonnier, ni ouvrier de forge...

—L'agent de police... je m'en doutais.

—Je suis l'agent Pinson. Mais si je vous ai raconté bien des bêtises depuis quelques jours, je vous ai dit aussi quelques vérités. Ainsi, j'ai été soldat, comme vous, blessé comme vous. J'ai été décoré de la médaille militaire, comme vous... Et je suis loin d'être un méchant homme, comme vous en êtes loin vous-même... Tout cela va nous rapprocher, vous allez voir.

Glou-Glou se taisait, les yeux baissés.

—Je crois que nous faisons fausse route si nous combattons l'un contre l'autre, Glou-Glou.

—Comment cela ? je ne vous comprends pas. Est-ce que je combats contre vous ? Est-ce que je m'occupe de vous ?

—Parlons raison, je vous prie, remarquez que je vous parle gravement... nous poursuivons le même but... vous avez beau hausser les épaules... Vous êtes encore furieux parce que j'ai été plus fort que vous tout à l'heure !... Eh bien, je vous en demande pardon. Peut-on mieux dire ? Est-ce que je vous garde rancune, moi de la farce que vous m'avez jouée sur la route, quand vous avez enlevé mon chapeau, sous prétexte de renouer connaissance avec mon nez que la pluie déteignait ?... J'en ris tout le premier... Et vous m'avez obligé à coucher au poste, moi, un agent du service de la sûreté.

Glou-Glou ne put s'empêcher de sourire.

—Ça vous égaye ?... Tant mieux. Je poursuis mon raisonnement. Je vous disais tout à l'heure que nous avions le même but... qu'est-ce que je suis, moi ? agent de police. Pourquoi m'a-t-on détaché au service de M. Laugier ? Pour l'affaire Valognes. Qu'est-ce que je cherche ? La vérité dans cette affaire, c'est-à-dire l'assassin.

—Puisqu'il est sous les verrous, l'assassin.

—Et si celui-là était innocent ?

Glou-Glou tressaillit.

—En seriez-vous convaincu ? Cela ferait bien plaisir à M. Gérard.

—Convaincu, non, mais nous ne sommes pas non plus, M. Laugier et moi, absolument certains de sa culpabilité. Il faut que vous deveniez mon ami et mon allié, Glou-Glou, vous me semblez avoir une affection particulière et profonde pour le docteur.

—Je l'aime... Il a sauvé ma mère. Puis, je connais la sienne depuis longtemps. Nous sommes du même pays. D'autres souvenirs, aussi, me rattachent à elle.

—Je ne vous demande pas vos secrets. Pour obtenir votre confiance, Glou-Glou, je vais vous mettre au courant de ce que j'ai observé en vous, en M. Gérard—et je vous dirai en plus, sur certain secret du docteur, des détails que vous connaissez peut-être. Auparavant, je veux que vous me tendiez la main, en signe de réconciliation. Je suis agent de police. Je cherche un assassin. Je veux rendre, par conséquent, service à M. Beaufort et à ceux qui l'aiment. Je ne vois pas vraiment ce qu'il peut y avoir là qui m'attire votre défiance et votre inimitié... puisque, de votre côté, je vous le prouverai tout à l'heure, sans être agent de police, vous faites absolument ce que je fais.

—Qui vous l'a dit ?

—Personne. Cela ressort de ce que j'ai vu et observé. Voyons, vous ne me répondez pas ? Sapristi que vous êtes rancunier... Jan-Jot hochait la tête.

—Je crois, en effet, que vous êtes un brave homme et que vous ne voulez pas de mal à M. Gérard. Donc, voici ma main... Mais avant de devenir votre ami et allié, ainsi que vous disiez tout à l'heure, j'attends vos confidences.

Ils se donnèrent une cordiale étreinte.

—Attendez d'abord que je fasse un petit tour dans les broussailles, dit Pinson. Je veux m'assurer que personne ne nous écoute... Cinq minutes après, il était de retour.

—Il n'y a personne... nous pouvons causer tranquilles.

—Alors, asseyons-nous... le verre de kirsch que vous m'avez fait boire cette nuit m'a alourdi les jambes... Ils s'étendirent au soleil, paresseusement.

—Comment avons-nous fait connaissance, ami Glou-Glou ? J'avais besoin de savoir quels étaient les malades que soignait le docteur Gérard. Pour le savoir, le mieux était de filer le docteur, simplement. Eh bien, qui est-ce qui m'avait éventé là-bas, au bord de l'Oise, quand j'avais ma belle barbe brune ? C'est Glou-Glou. Qui est-ce qui m'a suivi quand je filais le docteur et qui m'a si bien entortillé les jambes que j'ai été obligé d'abandonner la poursuite ? C'est Glou-Glou. Qui est-ce qui jouait certains airs de son instrument, selon qu'il fallait rendre de l'assurance au médecin ou le mettre sur ses gardes ?

—Tiens, vous avez deviné cela, dit Glou-Glou en riant.

—Pas tout de suite. La réflexion ne m'en est venue qu'après. Le docteur Gérard avait donc intérêt à ne pas être suivi, et vous ne pouvez pas nier que vous étiez de connivence avec lui.

—Hum ! parlez toujours. Si vous n'avez pas d'autres preuves...

—J'en ai. Le lendemain vous étiez de bon matin chez le docteur et vous aviez avec lui une longue conversation. Cette fois, vous ne m'avez pas vu, hein ?

—Je venais le voir parce que ma mère était plus souffrante.

—A d'autres !... C'était probablement aussi parce que votre mère était plus souffrante que vous l'abandonniez pour venir demeurer seul au Rendez-vous des Chasseurs ? Ce n'est guère logique.

—Elle allait me rejoindre.

—Vous avez réponse à tout. Mais si vous l'attendiez, pourquoi n'avez-vous pas loué les deux chambres et n'en avez-vous meublé qu'une seule ?... et quand je dis meublé !

Cette fois, Jan-Jot ne trouva rien à répondre.

—Et entre parenthèse, dit Pinson, il faut que vous soyez du dernier bien avec le docteur pour lui envoyer ainsi vos factures. Enfin, ce sont des vétilles, je passé... Pourquoi êtes-vous venu demeurer à l'auberge de Vatrín ? Vous aviez un but, assurément. Ce but était de surveiller quelqu'un. Mais qui ?... Je n'en sais rien. Cependant, je m'en doute... Glou-Glou regarda l'agent avec curiosité.

—Oui, je m'en doute. Cela vous étonne ?... Je n'étais pas très loin de vous quand vous êtes descendu de votre chambre pour aller rejoindre un

chasseur dans la plaine. Ce chasseur, qui sortait de chez Beaufort, ce ne peut être que Daguerre. C'est du reste ce que m'a affirmé Vatrín, l'aubergiste. Que lui vouliez-vous ? lui demander l'aumône ?

—Je ne mendie pas, dit Glou-Glou. J'allais lui offrir d'être son portecarnier...

—Et il a refusé puisque vous êtes allé seul en forêt... où il n'a pas eu la force de se rendre, lui, car il me paraît bien malade, cet homme.

—Comment savez-vous cela ?

—C'est bien simple. J'étais sur la route bien avant vous et vous m'avez adressé la parole, pendant qu'avec les outils d'un cantonnier absent j'étais en train de tirer au cordeau les accotements de la route.

C'était vous ?

—Moi. Vous êtes fin, mais je le suis plus que vous. Sans en avoir la certitude, je suis donc bien près d'être persuadé que ce n'est personne autre que M. Daguerre que vous surveillez.

—Allons donc ; vous êtes fou... Et pourquoi le surveillerais-je ?

—Nous verrons cela tout à l'heure... Dans tous les cas, depuis hier, j'ai eu le temps de m'informer... Vatrín, pour les renseignements, est un homme précieux... Comme les domestiques de la maison de Beaufort viennent souvent chez lui—l'auberge étant la plus voisine—Vatrín a su que M. Daguerre était assez sérieusement malade... Une pleurésie, paraît-il.

—C'était son droit, à cet homme, dit rudement Glou-Glou.

—Je ne lui en fais pas un crime, et je le plains même, car il paraît que c'est l'arrestation de son ami et associé Beaufort qui l'a rendu malade.

—Comment cela ? dit le joueur d'orgue avec un tressaillement.

—Dame ! c'est connu. Daguerre est tombé malade le jour même de l'assassinat de Valognes, puisque c'est le jour même que M. Gérard est allé soigner pour la première fois.

—Vous en savez plus que moi là-dessus, M. Pinson, dit Glou-Glou.

Possible... c'est même probable, mais tout à l'heure, vous serez aussi bien renseigné. M. Gérard avait intérêt à ne pas être filé par moi !... Or, n'était-ce pas M. Daguerre qu'il soignait à ce moment ?

—Je l'ignore.

—Vous le savez, mais vous êtes discret. Je forcerai votre confiance. Ecoutez-moi toujours. Il y a quelque temps, M. Gérard est venu trouver M. Laugier, le juge d'instruction, qui est chargé de l'affaire Valognes, comme vous le savez. Il lui a dit : "J'ai la preuve de l'innocence de M. Beaufort." —"Vous connaissez le coupable ?"—"Je le connais."—"Son nom ?"—"Je ne puis le livrer parce que ce secret n'est pas le mien. Je suis médecin. C'est comme médecin que j'ai reçu cette confidence. Je suis condamné à me taire." M. Laugier n'a pas insisté, il savait combien c'était inutile... mais il m'a fait appeler. Il m'a répété les paroles de M. Gérard. Et il m'a dit : "Le docteur se taira ; mais il ne peut nous défendre ni nous empêcher de pénétrer malgré lui son secret. Si M. Beaufort est vraiment innocent, M. Gérard éprouvera, j'en suis sûr, un grand soulagement lorsque cette innocence sera prouvée."

—Vous me jurez que ce que vous me dites est vrai ?

—Je le jure.

—Un serment, ça ne coûte pas grand-chose... Il y des gens qui en abusent et qui pour un oui, pour un non... tout de suite se mettent à jurer...

—Sur quoi voulez-vous que je jure ?

—Sur quelque chose de très sérieux.

—Quoi ?

—Je cherche... Ah ! votre médaille militaire...

—Eh bien, foi de médaillé, foi d'ancien soldat... je vous jure que j'ai répété le sens des paroles de M. Gérard. Il connaît le meurtrier de Valognes. Le secret professionnel l'empêche de parler. Mais en dehors de lui, rien ne nous défend de chercher la vérité...

—Je commence à comprendre, murmura le joueur d'orgue.

—Avez-vous confiance en moi, maintenant ?

—Oui, Pinson vous êtes un brave homme...

—Je suis content de vous entendre le dire... Maintenant, moi j'ai fini, je ne pourrais plus rien vous apprendre, sinon que cette nuit je vous ai suivi jusqu'ici que je me suis installé dans ces fougères en attendant votre réveil, pour vous suivre encore s'il vous plaisait d'aller autre part et que j'ai surpris, comme vous, l'homme qui est venu se promener dans la mare, il y a une heure... Cet homme me tournait le dos, et je ne suis pas très sûr de l'avoir reconnu... Je n'ai aperçu M. Daguerre que de loin, toutefois mon instinct me dit que ce ne peut être que lui—que c'est lui. Est-ce vrai ?

Glou-Glou hésita encore, puis tout à coup :

—Vous ne vous êtes pas trompé, dit-il, c'est lui.

—Et savez-vous ce qu'il venait faire là ?

—Je n'en sais rien. Je vous jure.

—Vous ne mentez pas ?

—Non. M. Gérard m'a dit : "Surveillez-le. Tenez-moi au courant de ses moindres actions." Et c'est tout. Si je me suis trouvé près de cette mare, c'est que j'y suis tombé pour dormir, brisé anéanti par l'ivresse... par le verre de kirsch surtout... c'est le hasard qui m'a amené là...

—Vous comprenez comme moi que M. Daguerre devait avoir des raisons particulières pour venir prendre un bain de pieds dans la boue de la Mare aux Biches à pareille heure ?

—Oui, mais quelles raisons ?

—Cherchant bien, nous trouverons peut-être.

—D'abord, il désirait être seul. Ce qui le prouve c'est qu'il est parti tout de suite après avoir remarqué que je le regardais.

A suivre

JULES MARY

Ella en a Guéri d'Autres,

Elle vous guérira, est une vraie assertion de l'action de la Salsepareille d'AYER, quand elle est prise pour les maladies provenant d'un sang impur; mais, en même temps que cette assertion est vraie de la Salsepareille d'AYER, comme des milliers de personnes peuvent l'attester, cela ne peut être véritablement appliqué à d'autres préparations, que des marchands sans principes recommanderont et essayeront de vous en imposer, en vous disant: "juste aussi bonne que celle d'Ayer." Prenez la Salsepareille d'Ayer et seulement la Salsepareille d'Ayer, si vous avez besoin d'un dépuratif du sang et que vous voulez être soulagé d'une manière permanente. Pendant près de cinquante ans cette médecine a joui d'une grande réputation et a son actif enregistré un nombre de guérisons, lesquelles n'ont jamais été égalées par d'autres préparations. La Salsepareille d'AYER extirpe les traces des scrofules héréditaires et autres maladies du sang du système et elle a, à bon droit, la confiance du public.

La Salsepareille d'Ayer.

"Je ne puis m'empêcher d'exprimer ma joie pour le soulagement que j'ai obtenu par l'usage de la Salsepareille d'AYER. J'étais affligé de maux de reins pendant environ six mois, souffrant considérablement de peines à la chute des reins. En outre, mon corps était couvert d'une éruption de boutons. Les remèdes prescrits ne me firent aucun bien. Je commençai alors à prendre de la Salsepareille d'AYER, et en peu de temps les peines cessèrent, et les boutons disparurent. Je conseille à chaque jeune homme ou jeune femme, en cas de maladie résultant d'un sang impur, n'importe depuis combien de temps le cas subsiste, de prendre de la Salsepareille d'AYER." — H. L. Jarmann, 33 William st., New York City.

Elle Vous Guérira.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.



Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.40 a.m. *11.45 a.m.,
 +Portland, Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
 Toronto—8.20 a.m., *9.00 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *9.00 p.m.
 St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
 *11.45 a.m.
 Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.20 a.m., 5.15
 p.m. 6.15.
 Brockville, 8.20 a.m., 5.15 p.m.
 Winchester, 8.20 a.m., 5.15 p.m., 8.00
 p.m.
 St-Jean, 8.00 a.m., 4.10 p.m., *8.00 p.m.
 8.20 p.m.
 Sherbrooke, 8.10 p.m. *8.00 p.m.
 Waterloo et St-Hyacinthe, 4.10 p.m.
 Perth, 9.20 a.m. 5.15 p.m., *9.00 p.m.
 Newport, 8.00 a.m., 4.10 p.m., *8.20 p.m.
 Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., *8.00 p.m.
 Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15
 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:
 Québec, 8.10 a.m., 8.30 p.m. et 10.30
 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, 8.50 a.m., 4.40 p.m. 8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, 8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30
 p.m.
 St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3. p.
 m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30
 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
 † Samedis exceptés. * Tous les jours, di-
 manches inclus. Les autres trains les jours
 de semaine seulement tel qu'indiqué.
 ‡ Chars-palais et chars-dortoirs. § Di-
 manches seulement. Connection avec Port-
 land tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU des BILLETS à Montréal
 266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

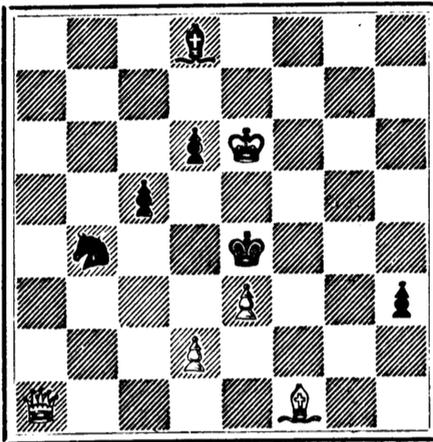
ENIGME

C'est par moi que souvent on chérit l'existence,
 J'ai de bien des mortels su calmer les douleurs,
 Que de fois cependant j'ai fait couler des pleurs
 Et causé trop de mal par ma seule présence ;
 Car selon qu'ici-bas je m'empare des cœurs,
 Que j'y reste paisible ou plein de violence,
 Je puis bientôt conduire à l'affreuse démence,
 Comme donner aussi le plus doux des bonheurs.

No 48—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Régis Roy, Ottawa

Noirs—6 pièces



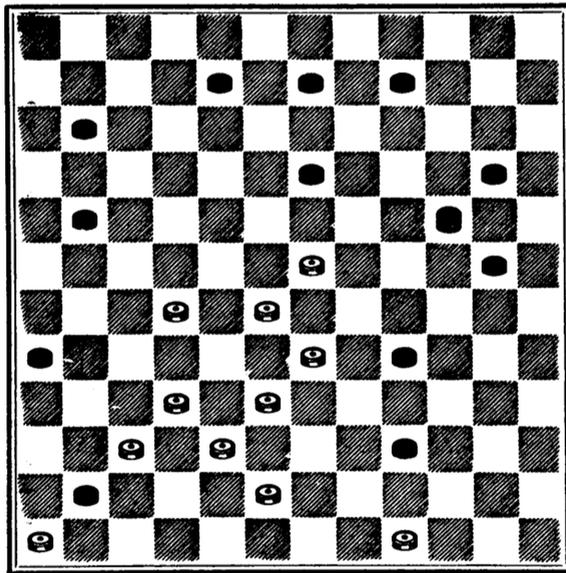
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 92.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—13 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 89

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
56	49	44	55
43	37	32	43
45	10	4	15
68	61	55	68
57	50	68	46
58	51	46	31
69	63	31	70
59	52	70	48
47	41	48	35
65	60	66	53
52	46	40	51
29	5	18	29
5	19 gagnent.		

Solution du problème d'Échecs—No 86

Blancs	Noirs
1 D I F R	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	87
1 F 4 C D	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solution du problème de Dames No 90

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
40	35	29	40
41	36	30	41
54	48	41	54
66	60	54	63
38	32	25	38
50	44	38	51
70	24 gagnent		

Solutions justes par MM. C. Béliveau,
 J. B. Guy, Montréal; N. L. B., Lévis.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

— LES —

PREMIERS JOURS DE MARS 1893

Durant les premiers jours de ce mois nous écoulons dans tous les lots qui sont restés de la vente à bon marché. Ces lots seront séparés de la marchandise régulière marqués et vendus pour la moitié et le quart de leur valeur réelle.

NOS INDIENNES NOUVELLES

Il est reconnu et admis que nous avons chaque saison les plus belles indiennes qui puissent être vues en cette ville. Les patrons de nos indiennes sont spéciaux et ne peuvent être vus ailleurs qu'à nos magasins. Les prix sont toujours les plus bas.

NOS BRODERIES NOUVELLES

Nos broderies nouvelles font l'admiration de tous, il est incontestable que nos broderies ne peuvent être surpassées sous le rapport du fini et de la qualité. Nous avons le contrôle exclusif d'au-delà 1000 patrons qui sont ce qu'il y a de plus beau sur le marché. Toutes nos pratiques devront s'empresser de visiter ce département afin d'avoir un bon choix.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tel. Tel. 2123

Federal Tel. 53

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:

ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE

ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les **CRÉANCES DIFFICILES**,
 Longues convalescences et tout état de
 langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
 des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 Échantillons GRATUITS envoyés AUX MÉDECINS.
 S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
 Agent Général pour le Canada, MONTREAL.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nerveux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'effusion et la force du fluide ner-
veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies
Nerveuses sera envoyé gratuitement à
toute adresse, et les malades pauvres
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rev. Pasteur Koenig,
de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuelle-
ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London-
Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent
Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LOBSQUE VOUS VOYAGEZ

Commandez vos billets par cette ligne popu-
laire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO** et autres villes dans les Etats de
l'Ouest, elle offre des avantages uniques,
étant la

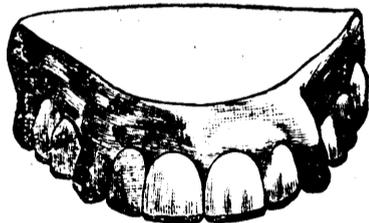
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
Donnant correspondances directes pour tous
chemins de fer américains. Seule route don-
nant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la
Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez
vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
ou à notre représentant.

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistable que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraîchis-
sante. Elle entre lent le scalpe en bon e-
tant empêché les peaux mortes et excite la
pousse. Excellent article de toilette pour la
chevelure. Indispensable pour les familles
35 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la
bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

NOURRITURE VS STIMULANT

Les EXTRAITS DE BŒUF ne font que stimuler
Le JOHNSTON'S FLUID BEEF nourrit tout à fait bien.

Lequel choisirez-vous pour vous donner de la force,
Le JOHNSTON'S FLUID BEEF ou les EXTRAITS DE BŒUF ?

5078

L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et
pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins.
Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la diges-
tion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffis-
sure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves
affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le
mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les in-
digestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années.
Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle
infiltré l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1432.

ROBILARD, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour
les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mou-
choirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital \$1,200,000
Légit au-delà de 1,550,000
Revenu pour l'année 1891 1,800,000

J. H. ROUFFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOOGA, Agent du debt français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales :
Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la
Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demander des Brevets d'Invention, marques
de commerce, etc., préparées pour le Canada
et l'Étranger

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tau-
te ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à
double cristallisation est employé pour la
préparation de cette Poudre à pâtisseries.
Il a toujours été coté A 1 dans les fa-
milles depuis au-delà de 30 ans et est mala-
tenant (si possible), meilleur que jamais.
Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

THIS PAPER may be printed and sold by the
Printer and Stationer, 11, St-Jacques,
Montréal, Québec, P. Q.

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale.
Visite et correspondance sollicitées.

Seul importateur des Pianos
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et
des Orgues Eoliennes, Peloubet et
Dominion.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite
par les

**Poudres
Orientales**

les seules
qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-
mière classe. Dépôt général pour
la Puisseance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE
ILLUSTRE**, le plus complet et le
meilleur marché des journaux du
Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: **J. B. LAVIOLETTE, M.D.,**
217 Rue des Commissaires, Montréal.